

BIVAK

Arpenter, trois échelles du paysage



2024, Axelle Hamm

Ce document est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution (CC BY <https://creativecommons.org/licenses/by/4.0>).

Les contenus provenant de sources externes ne sont pas soumis à la licence CC BY et leur utilisation nécessite l'autorisation de leurs auteurs.

Axelle Hamm
Énoncé théorique

Groupe de suivi
Professeur: Florence Graezer Bideau
Maître EPFL: Zoé Laubeuf

École polytechnique fédérale de Lausanne
2023-2024

Sommaire

Introduction	6
Partie I	9
Composer	
Habiter la topographie	10
Le refuge, un abri de fortune	15
Un peu plus de confort	18
Les premiers bivouacs	20
Le refuge, un lieu de loisirs	24
Les montagnes slovènes	26
Les Alpes slovènes	30
L'envie des hauteurs	30
Bivak	34
Découvrir le paysage	38
Voir le paysage	42
Vivre le paysage	46
Marcher et tracer	48
Le parcours comme récit	50

Partie II	53
Décomposer	
Arpenter	54
Jour 1	59
Jour 2	83
Jour 3	105
Jour 4	127
Synthèse	134
Bibliographie	137
Iconographie	140
Annexe	141

Introduction

Les bivouacs de montagnes racontent une histoire.

Ils n'abritent pas seulement les randonneurs passagers mais font partie intégrante du paysage. Un paysage formé par ces montagnes majestueuses qui, souvent, jouent de leurs formes abruptes pour ne dévoiler qu'au dernier moment ce minuscule bâti qui contraste avec la grandeur de la nature. Un fragment construit qui, s'il est bien pensé, s'installe de manière conceptuelle et fonctionnelle dans la masse rocailleuse. La cabane, pensée comme objet architectural, doit accepter les contraintes imposées par la topographie de la montagne tout en les embrassant. Du point de vue du marcheur, cette construction est un abri éphémère qu'il s'approprie pour une courte durée mais qui marque néanmoins un arrêt vital dans son périple. La cabane est un objet qui appartient à tout le monde mais à personne en même temps. Aux yeux du randonneur, le refuge est un objet temporel, tandis qu'aux yeux de la montagne il est intemporel, toujours présent.

Il existe donc trois échelles qui dialoguent entre elles. La plus grande et la plus vaste de toutes: les montagnes et leur topographie. La deuxième, qui est la cabane ou le bivouac de montagne, difficilement accessible, se pose de manière ponctuelle dans ces courbes de niveau. La plus petite est l'être humain qui parcourt ces montagnes et s'arrête dans ces abris. Ces trois échelles sont liées et reliées entre elles par les itinéraires qui serpentent entre les fissures et les sommets des blocs rocailloux. Le parcours qu'entreprend le randonneur est le fil rouge de son périple, sur lequel vont se ponctuer des arrêts, des nuitées et un défilé de paysages.

Comment ces trois échelles fonctionnent-elles ensemble? Comment la topographie, si immense, accueille-t-elle les deux plus petites échelles et comment ces deux dernières, intimement liées, s'accordent-elles avec la plus grande? Chaque échelle a un lien étroit avec les deux autres. A quel point la plus petite échelle, qui a pourtant le plus de pouvoir, a-t-elle un impact sur les deux plus grandes ?

Cet énoncé est divisé en deux parties distinctes. La première, plus théorique, avance les outils nécessaires à la meilleure compréhension de la deuxième partie, une expérience d'arpentage en Slovénie. Celle-ci présente trois bivouacs slovènes, liés par un même itinéraire de marche s'étalant sur quatre jours. Cette expédition est retracée dans un carnet de voyage par deux narrateurs différents, le randonneur et l'architecte, grâce à un relevé sensible et descriptif du parcours et ainsi qu'une analyse technique de chacun des trois abris. A travers ces «cas d'études», il s'agit de mieux comprendre la conception d'un abri autonome, son utilisation et son intégration dans la montagne.

Partie I

Composer



Habiter la topographie

«(. . .)même quand la montagne sera déserte, la petite maison sera là à attendre la possession de l'homme ; elle se couvrira de glace pendant le long hiver; elle grincera sous les coups de la tourmente comme un deux-mâts sur la mer enragée; mais après la tempête, elle redeviendra calme et accueillante dans une nouvelle atmosphère. »¹

Guido Rey²

Alpes (n.f)

Chaîne de montagnes qui traverse l'Europe en partant du Sud de la France pour arriver en Slovénie.

Topographie (n.f)

Technique qui consiste à lever la carte ou le plan d'un terrain, à une échelle réduite, en supposant la terre plane.

Territoire (n.m)

Étendue de terre, plus ou moins nettement délimitée, qui présente généralement une certaine unité, un caractère particulier.

Habiter (v.)

Occuper habituellement un lieu.

Refuge (n.m)

Construction rudimentaire; toit supporté par des montants servant à abriter le promeneur, le voyageur

Pendant presque deux siècles, les utilisateurs considéraient les bivouacs uniquement comme tremplin pour leur ascension. Les architectes ont longtemps considéré ces refuges comme des constructions primitives sans qu'une analyse historique vaille la peine de s'y préoccuper. C'est néanmoins dans cette simplicité imposée par les rigidités environnementales que réside l'intérêt des bivouacs. Longtemps, les refuges-bivouacs ont été des constructions dédiées aux altitudes où l'homme n'a pas vocation à vivre. Ils représentaient le paroxysme de la notion d'abri dans l'environnement particulièrement inhospitalier qu'est celui de la haute altitude et relevaient d'un défi de rationalisme et de modernisme lié au «minimum-vital». D'un point de vue formel, les bivouacs étaient d'une grande abstraction car il ne s'agissait pas d'imiter ou de s'intégrer dans la nature environnante mais uniquement de proposer un abri en cas de mauvaises conditions météorologiques, en s'adaptant aux conditions difficiles d'altitude. Dans un milieu où tout est risqué et hostile, le besoin d'un refuge est indispensable.³

Les cabanes se créent au croisement entre l'architecture, l'évolution technique des matériaux et les pratiques de l'alpinisme. Selon Jean-François Lyon Caen, architecte français, l'histoire des refuges de montagne peut être retracée et divisée en trois parties: au temps des «pionniers de l'alpinisme» (1780-1945), au «temps des alpinistes» (1945-1995) et au «temps des alpinistes contemporains» (années 2000).

Premièrement imaginés avec des dimensions minimums et des formes et matériaux simples, ces abris construits lors de la découverte de la pratique de l'alpinisme au XVIIIe siècle ont connu une forte évolution. D'un seul et simple espace conçu uniquement pour héberger temporairement les alpinistes et autres personnes de passage, ces cabanes deviennent à la fin du XXe siècle des sujets à expérimentation technologiques et autonomes.

1. Gibello, *Construction de cabanes en haute altitude : un résumé de l'histoire de l'architecture des cabanes dans les Alpes*, 2014, p.10

2. Alpiniste, photographe et écrivain italien du XIXe siècle.

3. L'Alpe, N°88 *Refuge, De l'abri de fortune au tourisme d'altitude*, 2020

Elles se transforment alors en équipement collectif, engendrant un programme et une typologie plus complexes.⁴

Le refuge, un abri de fortune

Les Alpes sont empruntées dès le Moyen- Age tout à la fois par les marchands, les pèlerins, les soldats et les artisans en quête d'emploi. Elles sont traversées d'est en ouest ou inversement, pour atteindre les villes à proximité. Lors de la tombée de la nuit, la construction d'un habitacle sobrement composé de murs en pierres et d'un toit afin de se protéger ne représentait qu'un passage obligé afin de pouvoir traverser les montagnes.⁵ En 1753, l'abbé Marc Antoine Laugier, théoricien et historien de l'architecture française, publie «L'Essai sur l'architecture». Cet essai est l'un des textes pionnier du siècle des Lumières sur la théorie de l'architecture, basé sur la rationalité des principes. Dans son écrit, une gravure représente une ossature en bois rudimentaire, archétype de l'architecture qui prend sa source dans la nature: une cabane. Le concept du refuge alpin semble refléter le caractère même de l'architecture. Les premiers refuges en montagne sont répertoriés au milieu du XVIIIe siècle. Ils n'étaient encore que de simples abris sous roche. En 1779, le Genevois d'origine britannique Charles Blair, construit la première cabane enregistrée.⁶ Construite en bois, elle se situe à 1913 mètres d'altitude entre Chamonix et le Mont Blanc, elle doit accueillir les premiers touristes qui viennent contempler les mers de glace qui découlent du sommet. De cette première cabane se développeront de nombreuses autres, de plus en plus sophistiquées, qui recevront l'élite de la société de l'époque. Ce ne sont plus des espaces d'accueil qui permettent aux ascensionnistes de se restaurer, mais un lieu d'observation et d'exploration de l'environnement pour les privilégiés.

4. Lyon-Caen, *Refuges d'altitude, des architectures de l'extrême ?*, 2014

5. Gibello, *Construction de cabanes en haute altitude : un résumé de l'histoire de l'architecture des cabanes dans les Alpes*, 2014

6. D'après William Augustus Brevoort Coolidge (*Swiss Travel and Swiss Guide-books*, Longmans Green & C., Londres 1889), elle fut en fonction jusqu'en 1812. Des sources du XXe siècle rapportent, par contre, 1773 comme date de construction.



Figure 1. *Refuge de Blair*, 1781, dessin de Carl Ludwig Hackert



Figure 2. *Refuge des Grands Mulets au Mont Blanc*, 1853, gravure de Isidore Laurent Deroy

Autour de la moitié du XIX^e siècle, la montagne et les sommets connaissent une croissance de fréquentation. Le territoire alpin est considéré comme un terrain d'exploration et de conquête. Cette attirance prend une tournure de défi entre l'alpiniste et l'environnement avec en jeu la survie dans les lieux extrêmes et la fascination de la course au sommet.⁷ Les abris construits au temps des pionniers de l'alpinisme sont très rudimentaires. Ils sont édifiés avec des matériaux trouvés sur place, donc principalement de la pierre. Les espaces intérieurs sont très simples. Les refuges «tout-en-un», ce nouveau type de construction en haute altitude, découlent de ce nouvel engouement pour l'alpinisme.

La plupart du temps, le plan de ces abris est de forme rectangulaire et n'a qu'une seule pièce qui fait à la fois office de dortoirs, de cuisine et de sas d'entrée.⁸ En 1853, la première construction considérée comme un refuge alpin est inaugurée au-dessus de Chamonix, le long d'une voie pour l'ascension du Mont Blanc. Le site a connu l'installation d'une succession de refuges provisoires avant d'accueillir le refuge des Grands Mulets, la construction permanente en bois de 2,15 x 4,3 mètres qui a ensuite été agrandie de trois nouvelles pièces pour les alpinistes. Cette nouvelle ère d'appréhension de la montagne pousse de plus en plus de groupes d'alpinistes à construire des refuges permanents en hauteur dans le but de diviser leur ascension en plusieurs jours.

Ces interventions questionnent de nombreux paramètres: l'espace (parfois le refuge est réduit à une modique surface), les matériaux (la plupart des matériaux de construction sont récupérés sur place afin de ne pas avoir à tout transporter depuis la vallée), le temps (les travaux peuvent se faire uniquement quelques mois, lorsque la neige a fondu), la main d'œuvre (la plupart des participants à la construction sont des alpinistes ou des volontaires, parmi lesquelles on retrouve rarement des artisans spécialisés) et l'argent (qui provient souvent de dons ou d'autofinancements). Cette série

7. Gibello, *Construction de cabanes en haute altitude : un résumé de l'histoire de l'architecture des cabanes dans les Alpes*, 2014

8. Lyon-Caen, *Refuges d'altitude, des architectures de l'extrême ?*, 2014

d'obstacles transparait sur les nouveaux refuges qui souvent se retrouvent écrasés sous les premières tombées de neige.

Si le concept des refuges d'altitude est déjà bien développé, il n'en est pas de même de la construction. Les abris se rapprochent encore des constructions élémentaires du XVIIIe siècle. La seconde moitié du XIXe siècle voit naître les clubs alpins dans plusieurs pays, à commencer par ceux des Anglais qui sont suivis des Autrichiens, Italiens, Suisses et Allemands. A la fin du siècle, les Slovènes ont également créé leur association alpine. L'apparition de ces collectifs conduit à l'éclosion de multiples refuges sur les voies d'accès vers les sommets.

Un peu plus de confort

A la fin du XIX, les techniques de construction évoluent avec l'accroissement des ascensions. La plupart des refuges ont été endommagés par les avalanches, les glissements de terrains ou les éboulements. Ils sont alors reconstruits, rénovés ou encore agrandis. Les nouvelles structures sont éloignées de la paroi rocheuse pour devenir des constructions autonomes en bois et non plus un empilement de roches sommairement appuyées contre la face montagnaise.⁹ La construction en bois domine de plus en plus dû à sa faible inertie qui permet de réchauffer rapidement l'espace. Les pièces en bois sont transportées sur le dos des alpinistes depuis la plaine jusqu'à être assemblées sur le lieu de construction. Cet endroit est sélectionné prenant en compte les dangers d'avalanche, les accumulations importantes de neige en hiver, les voies d'accès aux sommets et si possible la proximité d'une source d'eau.¹⁰ Dès lors, le refuge prend une place primordiale dans l'organisation de l'accès à la haute montagne. A cette époque, il est utilisé uniquement par une élite de grimpeurs et d'alpinistes. L'aménagement intérieur est modeste et représente bien la culture de la pratique de la haute

9. Gibello, *Construction de cabanes en haute altitude : un résumé de l'histoire de l'architecture des cabanes dans les Alpes*, 2014

10. Lyon-Caen, *Refuges d'altitude, des architectures de l'extrême ?*, 2014

montagne.¹¹ Les dimensions sont uniformisées, rationalisées et préfabriquées prenant en compte le poids que peut supporter le dos d'un homme. L'intérieur de la cabane est divisé en deux parties: une zone jour (avec un espace pour manger et se réchauffer) et une zone nuit. L'étude du site d'implantation n'étant pas optimal compte tenu des technologies à disposition, l'abri est pensé et conçu de manière à ce qu'il puisse être aisément déconstruit et reconstruit à quelques mètres ou kilomètres de son emplacement initial. Les assemblages sont réalisés et expérimentés dans les ateliers de menuiseries de la vallée, de façon à ce qu'il n'y ait aucune mauvaise surprise lors de l'édification en haute altitude. Le plan, abstrait de toutes contraintes au niveau des façades, peut s'agrandir librement, habituellement en série formant une enfilade de pièces avec chacune sa propre fonction. La composition des murs intègre une couche d'air afin de pouvoir isoler l'intérieur, les meubles et les espaces sont optimisés et les fermetures perfectionnées.

En 1886, le C.A.S. propose une réglementation et une codification claire et simple des constructions en haute altitude de façon à faciliter les projets à venir. Il s'agit de construire loin des falaises de roches des montagnes dans le but d'éviter les dommages par effondrements ou glissement de terrain et de concevoir quatre façades pour minimiser les dispersions thermiques et optimiser les coûts de chantier. Six ans plus tard, le constructeur Julius Becker-Becker¹² publie un ouvrage concernant l'aménagement des refuges.¹³ Dans son traité, il suggère de construire des cabanes indépendantes avec une structure et un revêtement en bois traité au carbolineum pour l'imperméabilisation. Il recommande également une amélioration des espaces et des aménagements intérieurs. Ce nouveau modèle remplace les anciens bivouacs en pierres qu'il considère comme froids, humides et instables.¹⁴ L'expansion de

11. Guibal et Jonquères, *L'Alpe, N°88 Refuge, De l'abri de fortune au tourisme d'altitude*, 2020

12. Pionnier dans le domaine de la construction de refuges, il était à son époque considéré comme une autorité dans l'industrie métallurgique. Il a concrétisé ces idées sur la construction de cabanes de club, qu'il a consignées dans l'«Annuaire» de 1881/82 et dans l'ouvrage «Les maisons parapluies du Club Alpin Suisse» rédigé pour le compte du CC en 1892.

13. Gibello, *Construction de cabanes en haute altitude : un résumé de l'histoire de l'architecture des cabanes dans les Alpes*, 2014

14. Jenni, *Jules Becker-Becker (1836-1900)* », 1963

l'alpinisme comme pratique sportive implique la multiplication des points d'appuis le long des itinéraires de randonnée. Une clientèle grandissante, liée à l'activité des guides alpins transforme l'image rudimentaire des cabanes en abris plus sophistiqués, qui attirent le grand public, appelés les «refuges-hôtels». Ces nouveaux modèles sont de dimensions plus importantes, permettant d'accueillir plus de grimpeurs ainsi qu'un logement pour le gardien, permanent durant toute la saison estivale. Les techniques de construction évoluent et la structure porteuse devient de la maçonnerie, s'élevant souvent sur plusieurs étages. Un progrès conséquent au vu de l'indisponibilité des engins de levage sur les chantiers de haute altitude.¹⁵

Les premiers bivouacs

En décembre 1923, lors d'une réunion du Club alpin académique italien (C.A.A.I.)¹⁶, l'alpiniste italien Lorenzo Borelli propose la construction de bivouacs autonomes dans les régions moins fréquentées par le grand public et où la topographie ne permet pas l'implantation d'abris imposants. Une commission composée de Mario Borelli et Francesco Ravelli, alpinistes italiens, et Adolfo Hess, alpiniste mais également ingénieur électrotechnique, est créée pour développer ce projet inédit. Ensemble, ils exploitent le potentiel d'une «boîte» imperméable qui peut héberger quatre ou cinq alpinistes. Après quelques mois de recherche, découle finalement un bivouac en forme de demi-tonneau, inspiré des campements militaires de la Première Guerre mondiale, et recouvert d'une protection en tôle de façon à être imperméable. Ce nouveau modèle, ingénieux et économique, a rapidement fait fureur dans d'autres pays, notamment en France et, un peu plus tard, en Slovénie.¹⁷

15. Gibello, *Construction de cabanes en haute altitude : un résumé de l'histoire de l'architecture des cabanes dans les Alpes*, 2014

16. C'est une section du club alpin fondée en 1904, rassemblant les alpinistes du CAI ayant acquis des mérites particuliers dans l'alpinisme sans guides.

17. Gibello, *Construction de cabanes en haute altitude : un résumé de l'histoire de l'architecture des cabanes dans les Alpes*, 2014



Figure 3. Refuge en demi-cylindre, 1925, Lorenzo Borelli

L'écrivain, illustrateur et alpiniste Samivel¹⁸ illustre merveilleusement bien l'atmosphère de ce «*seul habitacle humanisé flottant dans l'immensité océanique nocturne de la haute montagne: Et toute cette énorme nuit pleine d'abîmes virait d'un bloc autour de la minuscule coque de tôle où reposaient les hommes. Là-dedans, c'était un espace apprivoisé, encore frémissant des gestes humains, avec des choses familières, réconfortantes et bornées, la silhouette paysanne d'un banc, le rougeoiement des cendres à la gueule du poêle, le bruit râpeux des couvertures traînées sur le bat-flanc. Rien que des coeurs amis.*»¹⁹

A partir de ce moment-là, de plus en plus d'architectes se spécialisent dans la construction de bivouacs et de refuges d'altitude. Avec l'évolution de la technologie, de nouveaux matériaux tels que des plaques légères de tôle d'aluminium, des membranes bitumineuses ou encore des plaques d'Isorel²⁰ émergent. Ces éléments permettent aux architectes et ingénieurs de prendre des libertés sur la conception et la forme du bivouac. Parmi les pionniers dans ces nouvelles expérimentations se distingue l'architecte française Charlotte Perriand. Grande passionnée de montagne, elle met en 1937, au point un système de construction composé d'une structure porteuse en tubes très légers et d'un revêtement en panneaux de contreplaqués pouvant accueillir six personnes dans un espace mono volumique d'une surface de 8 mètres carrés. Avec Pierre Jeanneret, architecte et designer suisse, elle élabore également le «refuge tonneau». Une capsule en forme de prisme polygonal composée de tôles d'aluminium, légère mais résistante, montable en trois jours. Ce projet ne sera malheureusement jamais réalisé mais anticipe les solutions pour la construction des bivouacs des années plus tard.²¹

18. Samivel est son nom de plume. Paul Gayet-Tancrède est un écrivain, poète, graphiste, illustrateur, cinéaste, photographe, explorateur et conférencier français, connu pour ses aquarelles de montagne.

19. *L'Alpe, N°88 Refuge, De l'abri de fortune au tourisme d'altitude*, p.32.

20. *Type de panneau isolant en fibres de bois.*

21. Gibello, *Construction de cabanes en haute altitude : un résumé de l'histoire de l'architecture des cabanes dans les Alpes*, 2014

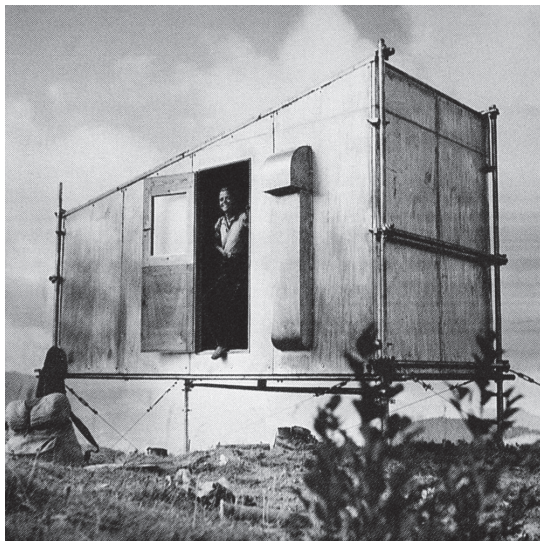


Figure 4. Prototype de bivouacs, 1937, Charlotte Perriand



Figure 5. Refuge Tonneau, 1938, Charlotte Perriand

Le refuge, un lieu de loisirs

Au milieu du XXe siècle, l'expansion des adhérents à l'alpinisme et l'obligation d'héberger les randonneurs tout au long de l'année pousse les architectes, ingénieurs et spécialistes de construction en montagne à collaborer afin de proposer de nouveaux refuges plus grands et plus performants. Le plan évolue d'un seul espace à une typologie plus précise. L'essor de l'hélicoptère permet de construire d'une manière plus conséquente avec des matériaux plus variés tels que le béton ou les ossatures en métal.²² En trente ans, la capacité d'accueil des cabanes alpines a été multipliée par quatre. Les projets doivent réaliser une synthèse entre les demandes fonctionnelles et techniques, menant les architectes à proposer des formes pures et simples.²³

Avec la crise de l'énergie à la fin du XXe siècle, la conception des futurs refuges va tourner à la recherche d'autonomie. L'exploitation du rayonnement solaire par panneau photovoltaïque permet de générer l'électricité nécessaire pour éclairer l'intérieur. La construction en milieu isolé comme la haute montagne demande quoi qu'il en soit une réflexion sur l'autonomie du bâtiment. Les étapes de constructions, systèmes d'implantations ainsi que l'approvisionnement d'eau, de nourriture et d'électricité diffèrent complètement d'une construction en plaine.

Après les années 2000, le refuge devient une destination et non plus un endroit de passage. Il ne répond plus uniquement aux exigences fonctionnelles et structurelles mais se transforme en un symbole qui fait naître un imaginaire en référence au paysage. L'approche conceptuelle du refuge dirige la réalisation de celui-ci. La mise en valeur du point de vue et des alentours prend une place importante dans les paramètres d'implantation, de sécurité, de fonctionnement et d'hygiène. Également à ce moment-là, une quantité considérable d'abris doivent être soumis à des travaux de rénovation et de remises aux normes. Ces nouvelles exigences

22. Lyon-Caen, *Refuges d'altitude, des architectures de l'extrême ?*, 2014

23. Guibal et Jonquères, *L'Alpe, N°88 Refuge, De l'abri de fortune au tourisme d'altitude*, 2020

initient des projets de surélévation, extension ou encore de nouveaux volumes reliés à l'ancien grâce à une terrasse ou une cour.²⁴

Aujourd'hui, l'accent est mis sur les thématiques environnementales telles que la réversibilité et l'utilisation de matériaux innovants. Les recherches portent également sur le poids de la construction à transporter, le confort intérieur et la performance de l'enveloppe extérieure grâce aux solutions de plus en plus sophistiquées.²⁵

Selon Jean-françois Lyon-Caen, *«concevoir un refuge d'altitude, c'est aujourd'hui se confronter aux valeurs fondamentales que l'homme entretient avec la haute montagne alpine, lieu hostile lorsque le déchaînement des éléments naturels - la pluie, le froid, la neige, (...) - l'oblige à se réfugier dans un abri pérenne qui doit être conçu le plus simple, compact, économique et rationnel possible. Cependant, le refuge de montagne est devenu - depuis l'abri rustique non gardé, composé d'un espace unique dit "tout-en-un" - un équipement collectif d'altitude, gardé, répondant à des exigences de confort radicalement différentes et devant se conformer à un programme complexe.»*²⁶

24. Lyon-Caen, *Refuges d'altitude, des architectures de l'extrême ?*, 2014

25. Dini, Gibello et Girodo, *L'Alpe, N°88 Refuge, De l'abri de fortune au tourisme d'altitude*, 2020

26. Lyon-Caen, *Refuges d'altitude, des architectures de l'extrême ?*, 2014

Les montagnes slovènes

*«The overwhelming dimension of high peaks, the danger we feel just looking at their rocky cliffs add a further layer of attraction, which ambiguously entangles wildness and domestication. As the altitude increases and becomes less inhabitable, human presence concentrates into highly artificial survival bubbles, technical items able to cope with tough conditions, more site specific than contextual, produced rather than built, transported rather than constructed, held rather than founded, alien rather than nested, designed as serial objects rather than individual architectures. Bivouacs do not escape these rules, not only because of the stringent logic that shaped them – from fabrication reasons to use purposes – but also in order to arrange a perceptual and existential rest within the threatening experience of the mountain.»*²⁶

Giovanni Corbellini

Bivouac (n.m)

Campement provisoire établi le plus souvent la nuit par un rassemblement de personnes en marche (troupes, expéditions sportives, scientifiques, etc.).

Abri (n.m)

Lieu couvert protégeant des hommes ou des animaux contre les intempéries ou les dangers.

Cabane (n.f)

Construction rudimentaire servant d'abri, d'habitation ou de resserre.

Refuge (n.m)

Construction rudimentaire; toit supporté par des montants servant à abriter le promeneur, le voyageur.

Les Alpes slovènes

Les Alpes slovènes ne sont pas très vastes en comparaison avec le reste de la chaîne. Elles disposent néanmoins d'une culture et d'une diversité de paysage et de construction ainsi que de traditions architecturales très riches. Elles s'élèvent depuis la plaine de Pannonie, à l'Est de la mer Adriatique, et traversent le Nord du pays. Elles font partie de la région appelée «Alpes-Adria» qui traverse plusieurs frontières notamment celles de l'Italie et de l'Autriche. À l'intérieur du territoire slovène, les Alpes sont divisées en trois parties: la plus haute, la partie centrale sont les Alpes Juliennes; la partie au Nord, qui sépare la Slovénie et l'Autriche, appelée Karavanke; et finalement, les Alpes Kamniques, les plus à l'est du pays. Les Alpes slovènes sont également un point où plusieurs cultures et influences se rejoignent. La partie au nord est impactée par les courants italiens tandis que celle plus à l'est, par l'Allemagne et l'Autriche. En ce sens, la Slovénie est un pont entre ces diverses cultures alpines. L'histoire se raconte à travers l'environnement bâti et l'architecture : de l'ordre réglementé de la monarchie à la transition vers la modernité entre la Première et la Seconde Guerre mondiale, en passant par le modernisme «autodidacte» du socialisme et les tendances au capitalisme mondial et au marché libre après l'indépendance. La montagne slovène, une région à l'identité et à l'appartenance fortes, a également été impactée par ces affluences qui peuvent être décryptées à travers le développement de la plus petite de leur typologie, les bivouacs.

L'envie des hauteurs

Au XIX^e siècle, l'alpinisme était un domaine important pour l'affirmation de l'identité nationale slovène. Comme dans le reste des Alpes européennes, les premiers refuges étaient accessibles à des particuliers fortunés, principalement des industriels, des

27. Corbellini, « *Architecture goes wild. Construire en milieu extrême.* », 2021

fonctionnaires, des professeurs et des prêtres. Les classes aisées en Slovénie étaient pour la plupart de nationalité allemande. C'est pourquoi, la première organisation d'alpinisme qui apparaissait en Slovénie est allemande, à savoir la section carniolienne de la Société d'alpinisme germano-autrichienne, fondée en 1874. L'association voulait rapprocher le monde montagnard slovène des touristes ou des randonneurs germanophones.²⁸ Les Slovènes et les Allemands se lancent dans une lutte pour la dénomination des sommets et la construction d'itinéraires comme le disent à juste titre, Anton Škof et Ivan Korencan, deux alpinistes du XIX^e siècle et fondateurs du Club alpin slovène: *«Comment se fait-il que sur toutes les collines slovènes, partout où mène la route, on ne puisse voir que des œuvres étrangères ? Une main étrangère trace les sentiers, construit des cabanes et fabrique uniquement des panneaux et des panneaux indicateurs allemands sur notre sol slovène. Pour qui? Uniquement aux alpinistes allemands !»*²⁹

La réponse à la domination allemande dans les montagnes slovènes a été apportée par la création de la Société slovène d'alpinisme le 27 février 1893, sur le site de l'actuel Nama à Ljubljana, où se trouvait à l'époque le salon de jardin de l'hôtel Malic. En effet, en 1892, Josip Hauptman, Ivan Korencan, Henrik Lindtner, Karl Seunig, Bogumil Kajzelj et Anton Škof, un groupe de six amoureux de la montagne, fondent le club informel Pipa.³⁰ Lors d'un de leurs voyages, ils se sont rendus à Stol³¹ et sont arrivés à la conclusion qu'une «main étrangère» ne pouvait pas tracer des chemins, des cabanes ou encore des panneaux de balisage sur le sol qui n'était pas le sien. La société a rassemblé des personnes partageant les mêmes idées et, le 27 février 1893, elle a fondé la Société slovène d'alpinisme à Ljubljana et a choisi Fran Orožn³² comme premier président. Les principaux objectifs du club étaient: l'utilisation de la langue

28. Mikša et Vehar, « Kredar'ca – 120 let prve slovenske koče pod Triglavom », 2016

29. « Club alpin slovène (PZS) ».

30. Le nom vient du fait que chacun des membres devait porter une tabatière, des allumettes et une pipe.

31. Montagne dont le sommet à 2236 mètres, est le pic le plus haut des Alpes Karavanke.

32. Géographe et historien, il s'intéresse énormément à la montagne et à l'alpinisme. Il écrit de nombreux articles qui relient l'alpinisme à la culture slovène.

slovène pour marquer les itinéraires et nommer les montagnes. Avec ses succursales, la Société alpine de Slovénie s'est étendue sur le territoire slovène et a commencé à rivaliser avec les sections des sociétés d'alpinisme allemandes. C'est ainsi que l'une des plus importantes organisations non-gouvernementales de Slovénie d'aujourd'hui écloit. Dès sa création, le Club alpin connaît une expansion rapide. Le nombre de membres augmente rapidement et de nouvelles sections se développent au sein de la société.³³

En 1918, la Slovénie s'allie avec la Serbie et la Croatie pour créer le royaume de la Yougoslavie. Après la Deuxième Guerre mondiale, la Yougoslavie se trouve sous l'emprise du régime communiste du dictateur Josip Broz, également connu sous le nom de Tito. Jože Oštrek, le gardien du "Bivak v Kocni" raconte qu'il était interdit de voyager à l'étranger lorsque la Slovénie était sous le régime de Tito.³⁴ Dans les années d'après-guerre, c'est un monde jeune, plein d'énergie et d'envol, qui veut retrouver une vie paisible et créative. La jeunesse a commencé à créer des associations pour diverses activités, dont l'alpinisme et les sports. Ne pouvant pas se déplacer dans les pays voisins, les Slovènes ont développé des activités et les ont concentrés dans leurs propres montagnes. C'est une des raisons pour laquelle le Club alpin slovène et la construction de nouveaux bivouacs se sont énormément déployés à cette époque-là.³⁵ En 1948, la Société alpine de Slovénie change de structure et devient l'Association alpine de Slovénie et s'installe à Ljubljana.³⁶ Depuis, l'association ne cesse de s'agrandir et regroupe aujourd'hui 297 sociétés (sociétés de montagne, clubs, stations GRS), 60 744 membres individuels et s'occupe de près de 2000 sentiers de montagne d'une longueur totale de plus de 10'000 kilomètres dans toute la Slovénie.³⁷ Compte tenu du nombre d'habitants de la République de Slovénie, cela représente 2,5% de la population totale.³⁸

33. Mikša et Vehar, « *Kredar'ca – 120 let prve slovenske koče pod Triglavom* », 2016

34. Valic Bête, « *Kratko o zgodovini Slovenije* », 2021

35. Interview de Jože Oštrek, 2023

36. Mikša, « *125 let Planinske zveze Slovenije* », 2018

37. Données de 2022.

38. « *Club alpin slovène (PZS)* ».



Figure 6. Brochure de la première section d'alpinisme en Slovénie, 1874



Figure 7. Fondateurs du premier club informel d'alpinisme «Pipa», 1892

Bivak

Le mot «bivouac» est sujet à certaines ambiguïtés. En français, ce mot désigne l'aménagement d'un campement improvisé et provisoire, sous tente ou à la belle étoile, lors d'un périple de plusieurs jours. Avec l'évolution de l'alpinisme en haute montagne, ce terme peut également désigner une construction minimale mais fixe et permanente. «Bivak» en est la traduction slovène et désigne un abri d'urgence qui offre une protection contre les intempéries ou un petit refuge de montagne non entretenu.

Les abris alpins et les bivouacs représentent les premières interventions humaines dans le monde de la haute montagne et ont commencé à apparaître avec le développement de l'alpinisme moderne. La nécessité de trouver des points d'appui et des points de départ le long des itinéraires tracés par les alpinistes slovènes a été à l'origine de la construction de ces refuges. "Le bivak I na Veliki Dnini" et le "bivak II na Jezerih" ont été les premiers bivouacs construits par les alpinistes de Jesenik³⁹ en 1935 et 1936. Bien qu'ils comptent parmi les bivouacs les mieux construits de Slovénie et qu'ils aient été très bien entretenus, on constate qu'ils subissent déjà les outrages du temps. L'entretien de ces anciens bivouacs est une grande problématique et reste sous la responsabilité pour la plupart des refuges, des sociétés d'alpinisme locales qui les détiennent. Néanmoins, la construction d'un nouveau bivouac peut être entreprise par toute personne qui obtient les permis adéquats et qui rassemble les ressources financières nécessaires. Cela provoque, par conséquent, des désaccords sur l'emplacement, le type de matériaux et les dimensions des nouvelles constructions. Certains bivouacs se trouvent, selon les alpinistes, à des endroits où ils ne remplissent plus leur fonction primaire de refuge mais se transforment en lieu de visite ou une destination finale au lieu d'abriter les randonneurs de passage. La concentration de

39. Ville à l'Ouest de la Slovénie.



Figure 8. Premier bivak sous le Mont Skuta réalisé par Vlast Kopac, 1946

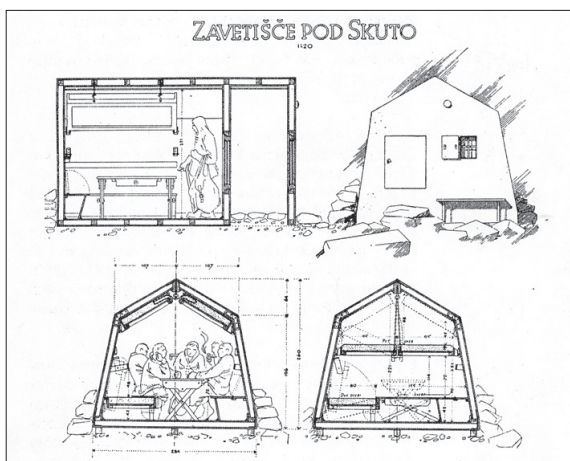


Figure 9. Dessins du bivouac, Vlast Kopac, 1946

bivouacs dans les Alpes slovènes est importante. L'implantation des bivouacs débute dans le territoire à l'Ouest de la Slovénie. Ce dernier est limitrophe aux Alpes italiennes et a ainsi été influencé par l'essor des constructions en haute montagne des années 1930. Selon le Club alpin slovène, plus d'une dizaine de bivouacs fixes et autonomes sont éparpillés dans les montagnes. La plupart des bivouacs ont été construits entre 1960 et 1980, époque à laquelle le modèle de construction en demi-tonneau dominait. Traditionnellement de couleur grise, ils se camouflent dans l'environnement à des emplacements méticuleusement choisis afin que les constructions soient protégées des risques d'avalanche, du vent et des pierres.

Malgré les précautions prises par les alpinistes lors de la construction, beaucoup de refuges ont dû, à l'heure actuelle, être rénovés, voire remplacés. Les bivouacs nouvellement construits ne suivent plus les standards du milieu du XXe siècle en termes de forme, couleur et matériaux, mais intègrent plutôt les particularités de l'environnement dans lequel ils s'inscrivent. L'avancée technologique permet l'expérimentation de nouvelles formes, certaines plus complexes qu'un demi-tonneau, sans pour autant perdre de leur performance, voire plutôt de l'augmenter. Souvent, l'emplacement et le paysage dans lesquels les refuges s'installent, prennent le dessus sur leur fonction primaire.⁴⁰

40. Rajgelj, « BIVAKI NEKOC IN DANES », 2015

Découvrir le paysage

«(...) de tout temps la marche a produit de l'architecture et du paysage et que cette pratique, presque totalement oubliée par les architectes eux-mêmes, a été réactivée par les poètes, les philosophes et les artistes capable précisément de voir ce qu'il n'y a pas pour en faire surgir quelque chose.»⁴⁰

Francesco Careri

Paysage (n.m)

Vue d'ensemble, qu'offre la nature, d'une étendue de pays, d'une région.

Marcher (v.)

Aller d'un endroit vers un autre en faisant une suite de pas à une cadence modérée.

Parcourir (v.)

Se déplacer en suivant une direction plus ou moins déterminée, aller dans une, plusieurs, toutes les parties de quelque part.

Voir le paysage

En 1549, le mot «paysage» apparaît pour la première fois dans un texte de Robert Estienne, lexicographe et imprimeur français. Il désigne une peinture d'un panorama en utilisant ce terme. Jusqu'au XVIIIe siècle, le paysage était pictural avant d'être réel. Il se détache néanmoins du terme «territoire» qui a une connotation plus socioculturelle. Il ne faut également pas le confondre avec «l'environnement» qui sont les conditions naturelles qui déterminent un milieu de vie. Le paysage exprime le côté sensible qui se situe au croisement des deux autres.⁴²

Au XVIIIe siècle, l'intérêt des Alpes trouve une approche plus littéraire et artistique. De nombreux écrivains s'aventurent dès lors à travers ces géants, tant redoutés il y a quelques siècles de cela. La haute montagne contraste néanmoins encore avec les vallées moyennes, considérées jusqu'alors comme l'unique représentation de l'espace alpin à cette époque-là. Même si elles ont acquis un trait esthétique et de plus en plus spécifique, les montagnes de haute altitude subsistent comme mystiques et inquiétantes, en comparaison avec les lieux idylliques et confortables que représentent le paysage des Préalpes et des vergers.

L'intérêt grandissant envers les montagnes résulte aussi de l'une des premières ascensions du Mont Blanc en 1786 par le géologue, botaniste et physicien Horace Bénédict de Saussure. Ses récits parlent de ses premières ascensions et sont publiés en quatre tomes nommés «Voyage dans les Alpes». Ils contiennent de très précieuses observations scientifiques sur la minéralogie et la météorologie mais également des descriptions du paysage et de la topographie. Ses livres vont avoir un succès retentissant et inspirer de nombreux alpinistes européens à partir à la conquête des sommets.⁴³ La découverte du territoire alpin par les voyageurs européens crée une nouvelle inspiration basée sur les observations, les expériences,

41. Careri, *Walkscapes, la marche comme pratique esthétique*, p.26

42. Pietra, « *Le paysage, chemins de traverse de la philosophie* ».

43. Préface de Roger Canac, «*Premières ascensions au Mont-Blanc, 1774-1787*», Horace Bénédict de Saussure, 2005.



Figure 10. Ascension du Mont Blanc par de Saussure en 1786, gravure de Marquard Woher, 1790

les spéculations et les développements de la pensée pour tout écrivain ou explorateur avide de curiosité et de découverte. Des œuvres variées apparaissent tels que des lettres, des séries lithographiées, des traités scientifiques ou encore des guides, albums de tableaux ou dessins. La plupart des récits ou poèmes liés aux Alpes à cette époque-là sont rédigés par des hommes de science qui étaient également des écrivains. Ils mêlent des lectures antiques et poétiques mais impliquent également le sens de l'observation, certes encore imparfait, mais qui tend vers la volonté de construire une théorie sur la Terre, vérifiée sur le terrain. C'est la naissance de «l'arpentage». Les différentes sciences ne sont pas encore compartimentées; les randonneurs se passionnent autant de géologie que de botanique ou de mœurs montagnardes.⁴⁴

La diffusion des récits à cette époque-là contribue à enrichir la connaissance sur les Alpes, mais également à transformer profondément les stéréotypes des anciens temps. Un savoir alpestre naît des enquêtes, réflexions et récits de marche sur le terrain, mais également de la recherche sur la compréhension du climat, les phénomènes glaciaires et le système hydrographique. Les Alpes deviennent rapidement un territoire à part entière qui résonne dans l'imaginaire collectif comme un monde qui relève «du merveilleux et du savant, du scientifique et du culte de l'effort, du sentiment esthétique et de la conquête des sommets.»⁴⁵

Le médecin et naturaliste zurichois du XVI^e siècle, Conrad Gessner, est un pionnier dans la diffusion de récits sur la montagne avant ceux que connaîtra par dizaines le siècle des Lumières. Il adore et admire la montagne et défend cette idée d'arpenter la montagne, alors encore peu répandue en son temps. En 1729, le poème «Die Alpen» du médecin, scientifique et naturaliste Albrecht von Haller connaît un succès considérable. Là encore, la narration est basée sur une expérience pédestre à travers les Alpes

44. Reichler, *A la découverte des Alpes et la question du paysage*, chap.1, 2002

45. de Baecque, *Une histoire de la marche*, 2016, p.137

et porte sur des observations et des sensations ressenties face au paysage des cantons suisses.⁴⁶

Au temps des Lumières, Rousseau, un des pionniers de cette pratique d'arpentage, poussé par sa fascination de la découverte, écrit dans «Les Confessions» : « Je ris de la simplicité avec laquelle je suis allé plusieurs fois dans ce pays-là uniquement pour y chercher ce bonheur imaginaire ».⁴⁷ A travers cette phrase, Rousseau, et comme l'illustrent également la plupart des œuvres sur le sujet des Alpes de cette époque, nous prouvent que ces paysages, souvent sacralisés, s'imprègnent du courant romantique de son temps.⁴⁸

Dès ce moment-là, les Alpes deviennent un lieu de connotations paradoxales. Par leur isolement, leur sérénité et leur immensité, elles deviennent un échappatoire des inquiétudes sociales et de la corruption des villes. A travers leur étendue qui paraît infinie, leurs pics inspirent autant le sublime que la terreur, éveillant chez l'observateur des émotions aussi bien exaltantes que terrifiantes, liées bien souvent à la peur de l'inconnu. De nombreux peintres tel que Turner dans «The Passage of St Gothard» en 1804, ou «The Fall of an Avalanche in the Crissons» en 1810, ou encore Philip De Loutherbourg dans «Avalanche in the Alps» en 1803, transmettent ces sensations à travers des peintures et gravures.⁴⁹ Une nouvelle fois, Rousseau nous fait part de ces préoccupations liées aux contraintes du retour vers un monde social en réalisant qu'il s'est laissé glisser vers une bulle hors du réel. Il écrit dans son roman épistolaire publié en 1761, «Julie ou la Nouvelle Héloïse» : «Hélas, j'étais heureux dans mes chimères: mon bonheur fuit avec elles; que vais-je être en réalité?».

Claude Reichler souligne très bien la vision mystique et immuable des hommes à l'époque face aux paysages de haute altitude: «Ainsi les voyageurs des Lumières, ayant sous les yeux

46. de Baecque, *Une histoire de la marche*, 2016

47. Reichler, *A la découverte des Alpes et la question du paysage*, 2002, p.5

48. *Ibid*

49. Dupeyron-Lafay, *La Sacralisation littéraire et picturale de la montagne au XIXe siècle : (re)naissances et épiphanies*, 2008, p.173-181.

en même temps les cimes et les roches, qu'ils tenaient pour les vestiges de la formation de la Terre, et les vallées moyennes où ils pensaient contempler les témoins vivants des sociétés anciennes, parcouraient les Alpes en croyant remonter le temps. Ou mieux encore: en croyant se trouver dans un lieu du monde où le temps était resté miraculeusement immobile.»

Au milieu du XIX^e siècle, selon l'évolution historique dans les plaines qui vivent la croissance des grandes villes, industrialisation, division du travail et modification du milieu agricole actuel, le mythe alpestre s'intègre dans la culture comme un lieu de repli et d'évasion. Après 1850, le développement des nouvelles technologies de transport, notamment le train et ses voies ferrées, engendre l'arrivée des premiers touristes au sens moderne du terme et transforme l'identité de la montagne en une image plus accessible. La nouvelle bourgeoisie enrichie par cette nouvelle industrie va ainsi rejoindre les artistes, hommes de science et aventuriers dans les hauteurs. Dès lors, les montagnes accueilleront une population de plus en plus nombreuse et hétérogène.⁵⁰

Vivre le paysage

Voir pour ensuite représenter; le paysage alpin, inaccessible au plus grand nombre, est alors retranscrit à travers des gravures, des peintures, des récits. Ces illustrations et récits vont composer un imaginaire collectif puissant.

En effet, ces productions naissent de la sensibilité de leur auteur, puis invitent leur lecteur à développer leur sens de l'abstraction en complétant les bords du tableau avec la suite du paysage. L'expérience de la scène est de ce fait, une stimulation uniquement imaginaire. De nombreuses philosophes, écrivains ou encore géologues ont étudié et publié leur propre théorie au sujet du lien que le corps entretient avec le paysage et

50. Reichler, *A la découverte des Alpes et la question du paysage*, 2002

ce qui l'entoure. La théorie de la phénoménologie inspirée par la philosophie de Husserl et de Merleau-Ponty, explique que le paysage est une expérience corporelle complète et non uniquement une reconnaissance visuelle. Elle met en avant le lien unique entre le sens du monde que crée une conscience en admirant le paysage et la nature elle-même.⁵¹ Comme le dit Marcellin Barthassat, « C'est notre corps qui fait exister l'espace où que l'on se trouve, notamment dans des sites dépourvus de présence humaine. »⁵² Chaque être humain, selon son bagage socio-culturel, établissant un lien plus ou moins fort avec les extérieurs et les hauteurs, réagira différemment face à un même paysage. L'observation des lieux, l'assimilation des détails et l'émotion ressentie sont propre à chacun. Le paysage renaît à travers chaque visiteur et sert également d'intermédiaire dans la découverte et la transcendance de soi-même. Le chemin devient alors un fragment du parcours de vie du randonneur.

Une réflexion que l'on retrouve chez Augustin Berque, géologue et orientaliste, connu pour ses ouvrages sur la relation des sociétés humaines à leur environnement, pour qui le paysage de récit se compose en trois échelles. La première est celle de l'objectivité: le chemin ne change jamais quel que soit la temporalité ou les conditions. La deuxième échelle est la subjectivité individuelle: la perception du paysage dépend de la sensibilité de chaque voyageur. Et finalement, la dimension socioculturelle comme troisième pointe du triangle, propre à un individu, donne à chaque fois un sens particulier au paysage.⁵³ Selon lui, l'étude paysagère se trouve au croisement de l'interaction entre l'objet (l'environnement) et le sujet (l'individu). Il explique que «le paysage n'existe pas comme tel à toutes les époques, ni dans tous les groupes sociaux. Il est une entité relative et dynamique, où nature et société, regards et environnement, sont en constante interaction.»⁵⁴

51. Reichler, *A la découverte des Alpes et la question du paysage*, 2002

52. De la Soudière, *Arpenter le paysage*, 2020, p.124

53. Reichler, *A la découverte des Alpes et la question du paysage*, 2002, p.239

54. Careri, *Walkscapes, la marche comme pratique esthétique*

Marcher et tracer

La marche peut être divisée en deux moments cruciaux. Le premier est l'acte de traverser un espace afin d'assouvir ses besoins primaires tel que se nourrir et survivre. Une fois que ces besoins ont été satisfaits, la marche est devenue un mouvement qui a permis à l'homme d'habiter et de découvrir le monde. Elle devient un instrument qui permet de révéler les caractères d'un espace, à travers une lecture mais aussi une écriture. Le terme «hodologie» utilisé par John Brinckerhoff Jackson, géographe et historien du paysage américain, vient de «hodos» en grec qui signifie route, chemin, voyage. Ce mot met en scène le cheminement plus que le chemin, et valorise à travers les paramètres affectifs et sensibles de la marche, la dimension artistique indispensable à la compréhension de notre monde.

Cartographier son parcours n'est pas très fréquent dans les années 1970. Les artistes ont plus recours à des descriptions littéraires ou des représentations en images ou icônes. La manière de représenter ou d'illustrer un parcours dépend de la vision et de la sensibilité de chacun. Selon Hamish Fulton, «artiste marcheur», dont les œuvres s'inscrivent dans l'art conceptuel et performatif, la marche et le parcours se résument à une série de phrases et de signes qui sont considérés comme une poésie géographique. Ce sont des informations ponctuelles qui évoquent la sensation des lieux, la distance parcourue ou encore l'interprétation de l'espace traversé. En revanche, chez Richard Long, sculpteur, artiste du land art et photographe anglais, la marche laisse une trace sur le lieu. Il utilise la carte afin de projeter son itinéraire et non pas pour le reporter comme le fait Fulton. L'action de marcher est juste une couche supplémentaire qui vient se superposer à celles existantes sur une carte-territoire. Le corps absorbe des émotions, des distances, des hauteurs, des dangers et obstacles durant le périple. «Sur le corps en mouvement, se reflète la structure physique du territoire.»⁵⁵

55. Careri, *Walkscapes, la marche comme pratique esthétique*

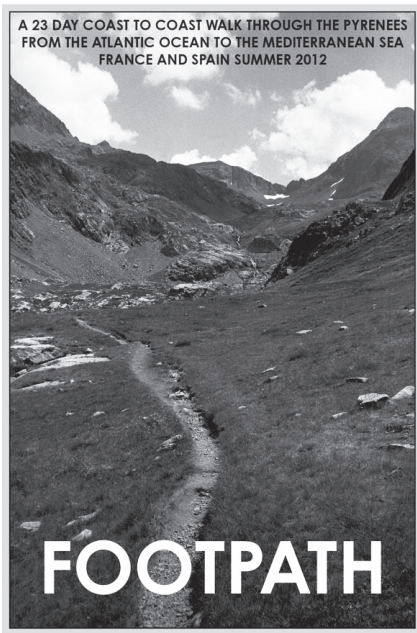


Figure 11. Footpath, Hamish Fulton, 2012



Figure 12. Walking a Line in Peru, Richard Long, 1972

Le parcours comme récit

A partir des années 1980, le récit de montagne tend plus à faciliter la marche de ceux qui suivront qu'à retracer l'image d'un parcours. La narration se limite à un catalogue des difficultés rencontrées en chemin et de l'état de la voie ou du chemin de randonnée. Le ressenti des récits dans les carnets de voyage a également évolué. Autrefois, l'air était pur et la montagne somptueuse et revigorante mais aucunement exténuante selon cet excursionniste qui raconte en 1908 : «Ayant fait une promenade jusque à cette cabane que nous trouvons dans une position magnifique, il nous fâche de devoir la quitter si tôt. Il nous paraît si doux d'y passer quelques jours pour jouir de cette vue splendide de ces monts, de ces glaciers que nous aimons bien, et qui ne font autre chose que nous faire apprécier de plus en plus la puissance et la grandeur infinie de Dieu.»

Au fil du temps et des pages, cet esprit respectueux de la montagne s'efface. Ce n'est plus un endroit authentique que l'on apprécie avec respect mais uniquement une balade, un aller-retour ponctué parfois par un refuge de montagne. Celui-ci devient une destination pour une «escalade-express» et non plus un point de passage pour s'abriter et reprendre son chemin comme le remarque cet alpiniste en 1999 : «Jadis on gagnait les sommets, maintenant on gagne les bivouacs.»⁵⁶

56. Rigat, *L'Alpe, N°88 Refuge, De l'abri de fortune au tourisme d'altitude*, 2020

Partie II

Décomposer



Arpenter

«La fenêtre comme la promesse de la course du lendemain. Depuis cette ouverture, on scrute le ciel, les nuages, on repère le début de la voie à emprunter et on anticipe les efforts à livrer dans un mélange d'anxiété et d'excitation contenues.»⁵⁶

Boizard Sophie

Récit du randonneur

Analyse de l'architecte

Itinéraire (n.m)

Chemin à suivre ou suivi pour aller d'un lieu à un autre.

Récit (n.m)

Relation orale ou écrite (de faits vrais ou imaginaires).

Arpenter (v.)

Mesurer la superficie de (un terrain) ou
Parcourir à grands pas (un lieu délimité).

Relevé sensible (n.m)

L'acquisition de caractéristiques et
d'informations sur un site tel que sa
structure, ses points forts et points faibles

Analyse (n.m)

Décomposition d'une chose en ses éléments,
d'un tout en ses parties.

Jour 1

23 octobre 2023

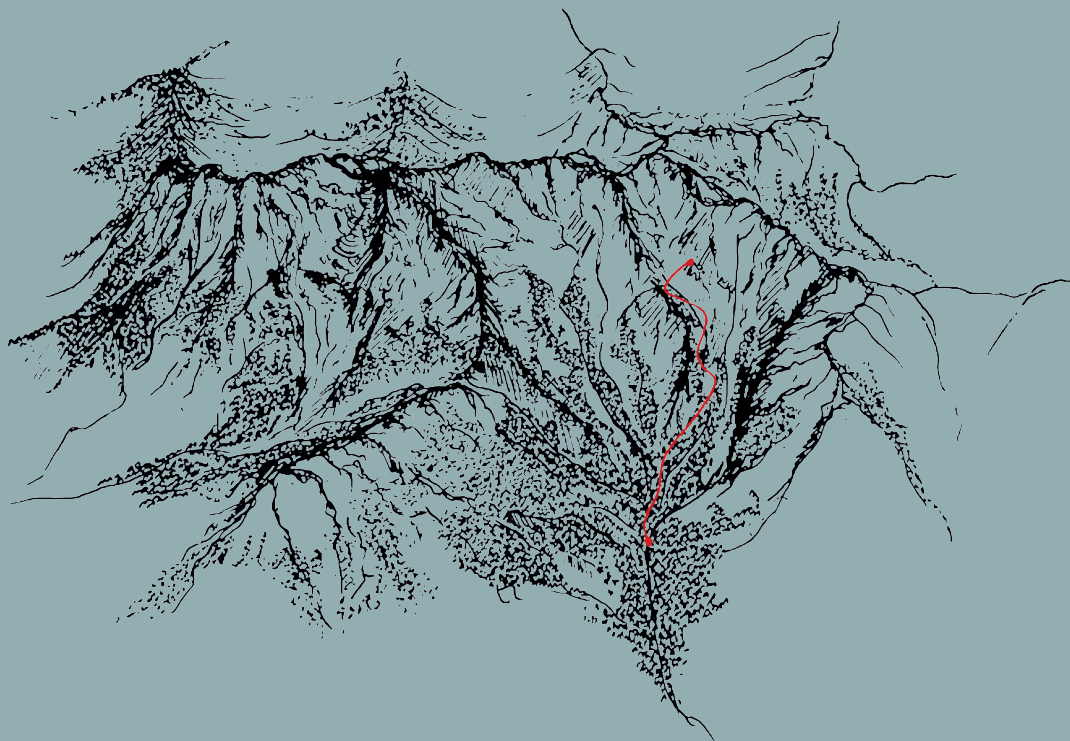
Départ: 9h40

Arrivée: 14h17

Altitude de départ: 907m

Altitude d'arrivée: 2055m

Nombre de kilomètres: 3,06km





Les rayons du soleil matinal transpercent la profondeur et la densité de la forêt slovène. Le départ de cette boucle de randonnée se situe à 45 minutes de Ljubljana, la capitale du pays. Le sac préparé, contenant les provisions d'eau, de nourriture et les habits chauds nécessaires au voyage, le périple de quatre jours peut commencer. Le haut des montagnes est illuminé par le soleil levant, tandis que la forêt, au pied de ces géants de roche, attend encore d'être réchauffée après une nuit fraîche. La couleur des arbres se fond dans la lueur perçante du soleil. Le chemin est recouvert de feuilles mortes dont la couleur orange contraste avec celle claire et minérale des pierres qui constituent notre chemin. Durant la première heure de marche, un chemin en zig-zag nous mène entre des arbres aux troncs aussi clairs que la roche de la montagne. De temps en temps, le chemin croise un ruisseau asséché. Il n'y a pas de source d'eau accessible le long de l'itinéraire, c'est pourquoi il nous faut porter sept litres d'eau chacune sur l'ensemble du parcours. Quatre jours d'autonomie rendent le sac à dos plus lourd que lors d'une simple balade. Ce poids conséquent sur notre dos représente ce dont un être humain a besoin pour survivre.

Au fil de la montée, le paysage change. La roche prend de plus en plus de place dans la composition de la scène. Elle se fond, par sa couleur claire, dans les lignes verticales que dessinent les troncs des arbres qui sont d'une couleur similaire. Au fur et à

mesure des dénivelés qui augmentent, les arbres disparaissent. A la sortie de la forêt, après quelques centaines de mètres de dénivelé, la vue se dégage sur la vallée. En nous rappelant à la civilisation et le bruit, ce panorama nous invite à s'en éloigner encore et à s'enfoncer dans les bois. La hauteur à laquelle nous nous trouvons nous permet de surplomber ces milliers d'arbres qui accueillent l'automne chacun à leur couleur et à leur rythme. Ils forment une nappe homogène et rassurante au pied de la montagne. Une nappe qui recouvre toute la topographie, qui l'enrobe et lui tient chaud. A chaque pas, la montagne se dévoile et prend de la superbe. Différente à chaque coup d'œil, elle reste pourtant la même. Aussi attirante qu'hostile, est-elle en train de nous accueillir à bras ouvert ou au contraire nous demande-t-elle de faire demi-tour?

Le vent et les nuages s'ajoutent au panorama au long de l'ascension. Le vent compose lui-même la vue en chassant plus ou moins vite la brume dans le ciel. Parfois, les formes cotonneuses restent accrochées aux pics rocaillieux, tandis qu'à d'autres moments, ils surplombent la montagne comme pour lui faire comprendre qu'il existe quelque chose d'encore plus aérien que ses sommets. Les arbres et la végétation se font rares et il ne reste plus que de petits buissons épineux qui dégagent une odeur de Méditerranée qui nous emmène à des centaines de kilomètres de là. Au-dessus de nous, les crêtes forment une cuvette

qui nous encercle. C'est à se demander par où le chemin continue. Ces colosses de pierre qui nous entourent nous font nous sentir fragile et éphémères. La marche permet de découvrir ou redécouvrir des paysages aussi menaçants qu'accueillants. Le temps paraît s'arrêter, et laisse les yeux et le corps s'habituer au moindre détail. A chaque pas, la perspective change. Une montée qui avant paraissait être la dernière, en cache une multitude d'autres. Nous continuons notre ascension, écrasées par le poids de notre sac à dos. Chaque mètre de dénivelé est pénible





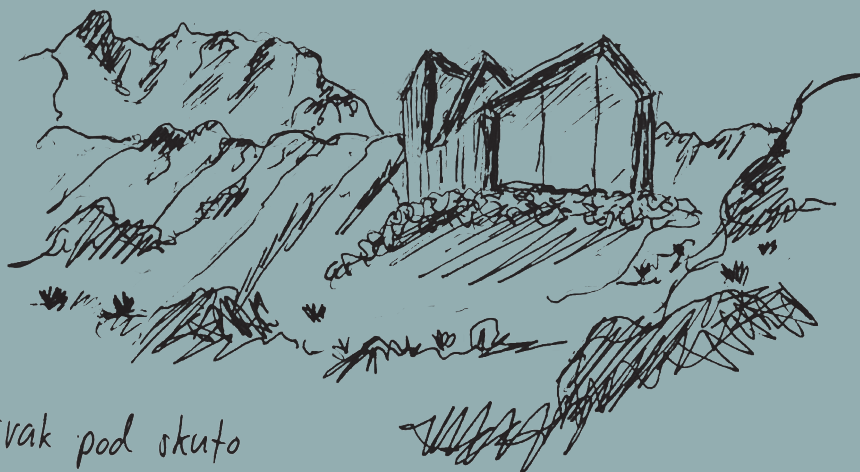
mais la motivation de la récompense est plus forte que la douleur et la fatigue. Au détour d'une falaise nous apercevons quatre chamois de la même couleur que l'herbe brunie par l'automne. Il semble que la nature leur ait fourni le meilleur camouflage. Tranquillement en train de brouter, ils nous rappellent également que nous ne sommes pas chez nous. Cette immensité de gris et de falaises nous remémore à quel point l'être humain est vulnérable dans cet univers. La composition des massifs de la montagne slovène est fascinante. Les crêtes sont stratifiées horizontalement, indiquant que la montagne a également du vécu. La roche grise ressemble énormément à du calcaire. Elle est très abrasive mais permet d'avoir une bonne adhérence au sol lors de la marche. Au-dessus des cimes, des oiseaux se laissent porter par le vent et flottent dans les airs. Le vent devient de plus en plus fort au long de la montée. A force de prendre de la hauteur, certains endroits deviennent très exposés, tandis que d'autres sont protégés par les bras de la montagne. Après plus de 1200m de dénivelé positif, quatre heures de marche, et une dernière montée dans les roches, apparaît timidement le haut d'une toiture. Sa couleur claire l'intègre complètement dans le paysage de la montagne. Deux, trois pas de plus et toute la cabane se dresse de façon majestueuse au milieu des crevasses. Comment est-ce qu'un bout d'architecture arrive à survivre tout au long de l'année dans cet endroit, sur ce piedestal ?

Bivak Pod Skuto

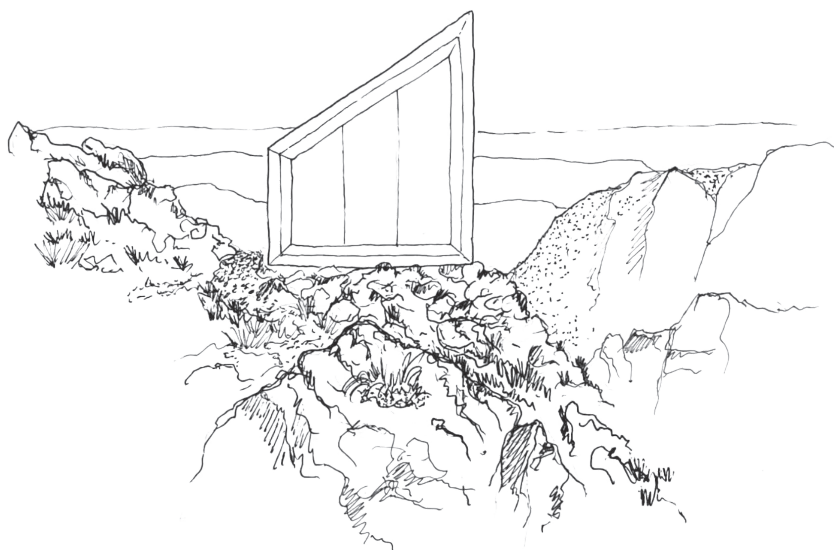
Alpes Kamniques

2045m

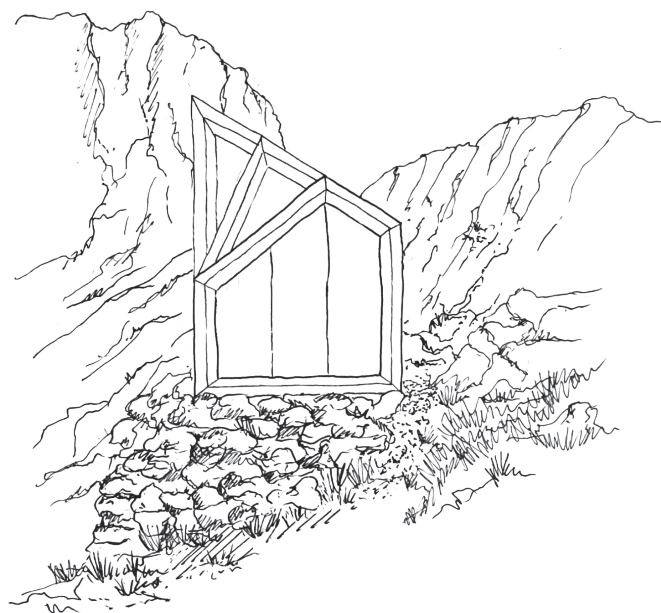
OFIS Architect



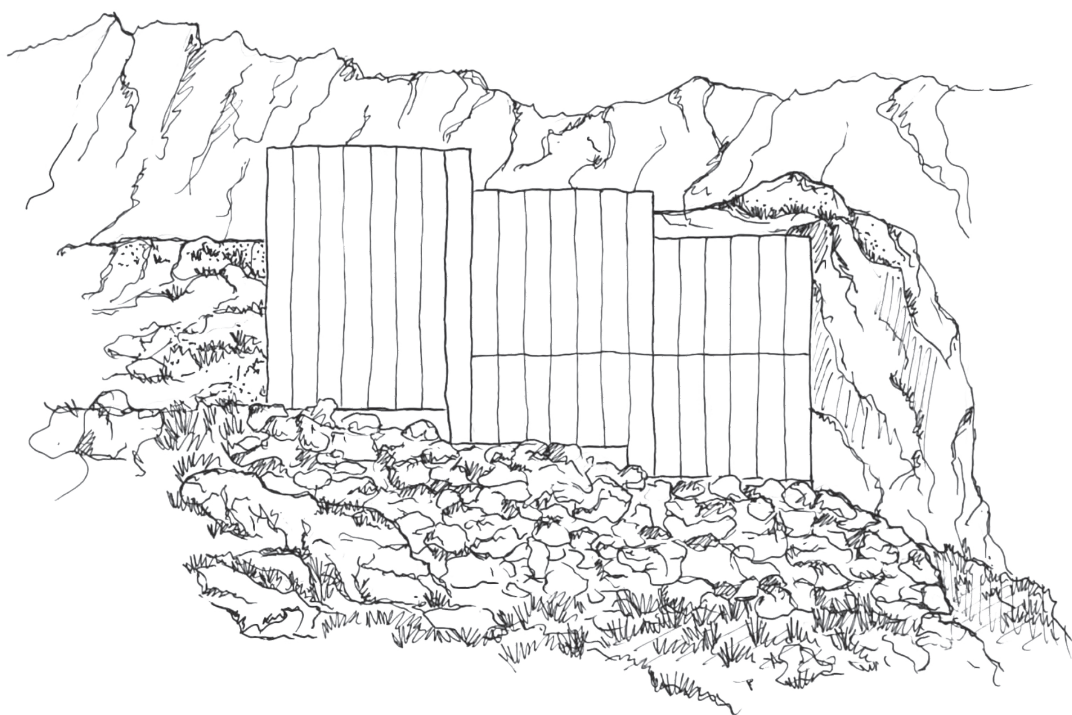
bivak pod skuto



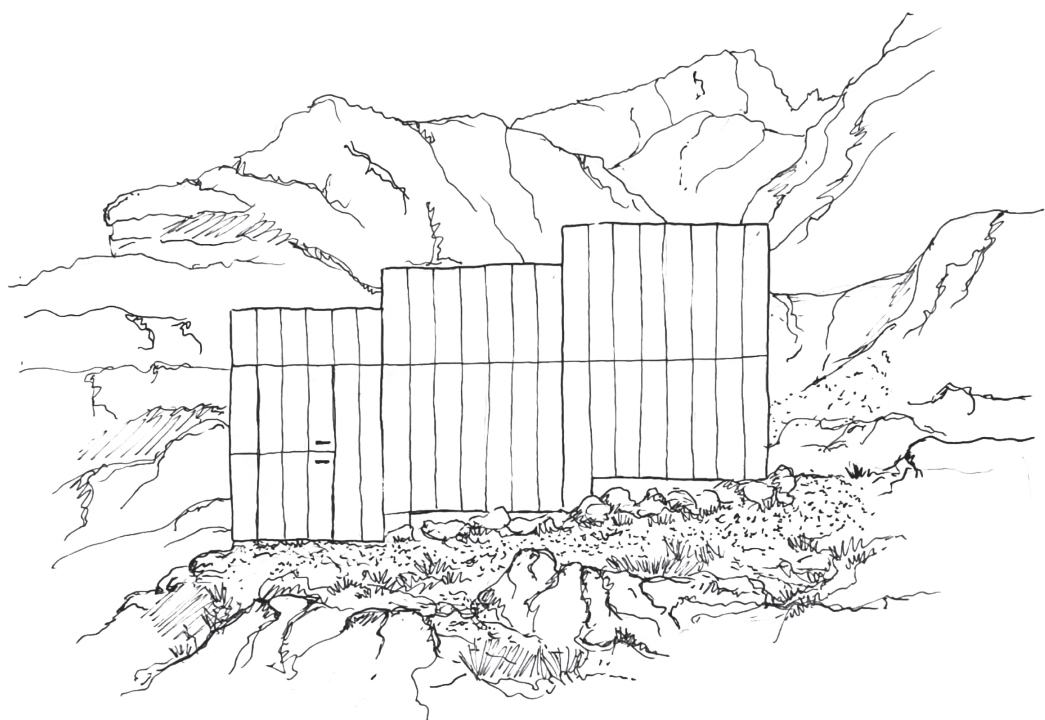
Elévation Nord
1:100



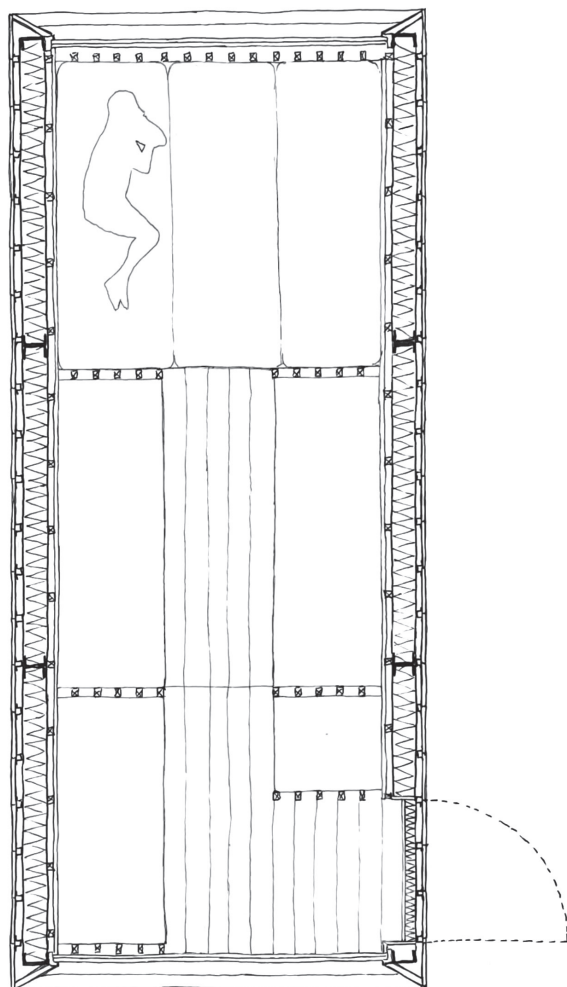
Elévation Sud
1:100



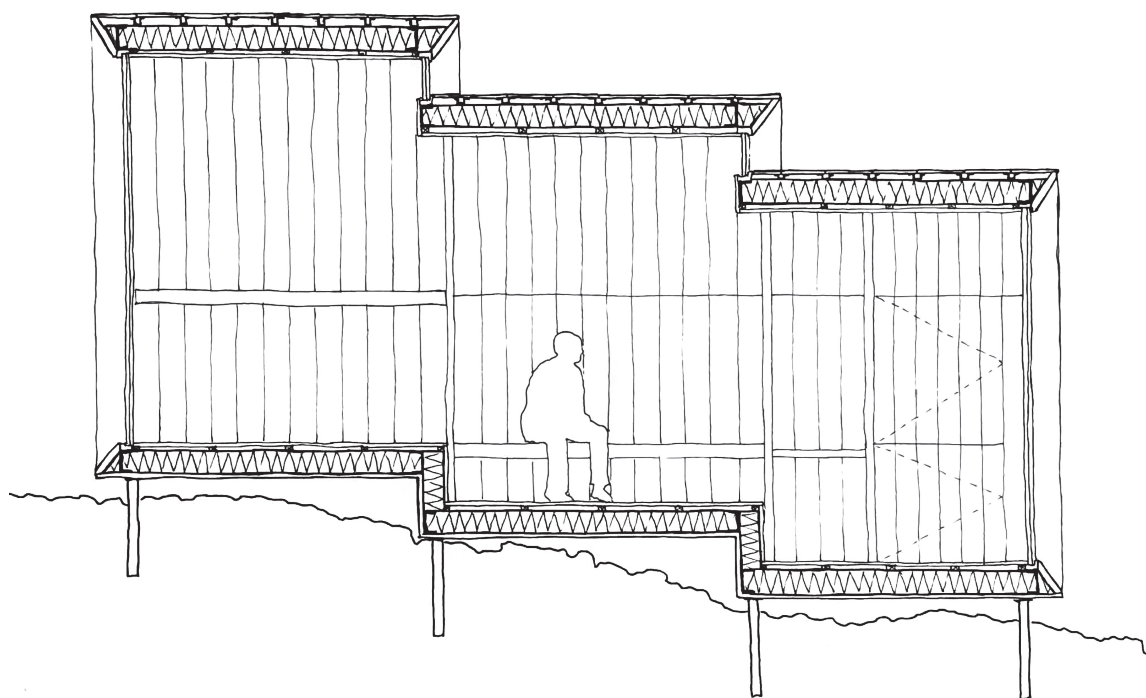
Elévation Ouest
1:100



Elévation Est
1:100



⌚
 Plan
 1:50



Coupe
1:50

Après de longues heures de marche, le premier abri se dresse devant nous. Il remplace un bivouac datant de 1946, construit à l'époque par l'association slovène d'alpinisme. L'ancien refuge a été la première construction de haute altitude dans les Alpes Kamniques. Contrairement aux autres bivouacs de l'époque, majoritairement construits en forme de demi-cylindre, l'ancien Pod Skuto avait une forme de cube. L'emplacement est également choisi en fonction du vent et de ses capacités: il doit être assez puissant et récurrent afin d'éviter



l'agglomération de neige en hiver et permettre au bivouac d'être accessible toute l'année. En 2015, le bureau d'architecture

OFIS collabore avec des étudiants de Harvard et conçoit un nouveau refuge. Ce dernier devait remplacer le "bivak" Il na Jezerih dans les Alpes Juliennes, mais son implantation a finalement été refusée à cause de ses dimensions trop imposantes.

Certaines parties du bivouac ayant déjà été assemblées en plaine, il a finalement remplacé la plus ancienne construction des Alpes Kamniques et est devenu la propriété de l'Association Alpine PD Matica.⁵⁷

La cabane est placée sur un amas de rochers qui recouvre des pieds métalliques plantés dans le sol servant de fondation à la construction. Le soubassement lui sert également de promontoire afin de ne pas reposer directement sur le sol et d'éviter les ponts thermiques. Le bivouac, composé de trois modules, reprend le caractère des constructions traditionnelles en bois des Alpes slovènes et la forme des toits à pignons abrupts. La largeur de 2.75 mètres est identique pour les trois parties. La profondeur et la hauteur diffèrent selon la fonction des espaces. Le premier module, composé du sas d'entrée, mesure 1.85 mètres de profondeur et 3 mètres de haut tandis que les deux suivants s'allongent de 30 centimètres dans la profondeur et de 25 centimètres dans la hauteur. Ils évoluent en longueur d'une zone commune qui est l'entrée, vers un espace plus intime où se trouvent les couchettes. Ils ont été préfabriqués dans

la vallée, puis transportés en hélicoptère jusqu'à l'endroit de l'implantation où ils ont été assemblés entre eux. Par la couleur du revêtement extérieur similaire au gris clair des roches en calcaire, la cabane s'intègre parfaitement dans le paysage. Elle est toutefois plus difficile à trouver lors des jours de brouillard. La toiture de chaque module est inclinée afin de minimiser la prise au vent. L'inclinaison des toits varie pour chaque module. Le premier module fait office d'espace d'accueil et de sas d'entrée. Un petit plan de travail fixe est utilisé pour cuisiner ou déposer des affaires que chaque randonneur souhaite laisser sur place pour s'alléger (eau, nourriture en trop, etc...). Le banc qui se trouve en face de la porte d'entrée endosse plusieurs fonctions. Il peut à la fois être une table à manger, une banquette ou l'on peut déposer les sacs à son arrivée ou encore un lit de secours en cas de surnombre dans la cabane. Dans un espace restreint comme celui-ci, des aménagements flexibles et multifonctionnels sont primordiaux.

La porte d'entrée est divisée et s'ouvre en deux parties. Après avoir tiré sur ces deux battants, la première chose que nous entreprenons est de poser notre sac de quinze kilos transporté toute la journée sur le banc du sas d'entrée. D'autres randonneurs ont laissé sur le plan de la cuisine - qui est finalement une simple planche en bois sans arrivée d'eau ni de gaz - des affaires dont ils n'avaient plus besoin afin de s'alléger. Ces objets venant de personnes anonymes,



symbolisent l'image éphémère de ce bivouac pour chacun d'entre nous. Cette cabane est un moment passager pour nous, mais s'inscrit dans le temps et la durée aux yeux de la montagne.

Le deuxième module possède uniquement deux couchettes individuelles, une sur chacun des côtés. C'est une zone de transition entre l'espace commun du sas d'entrée et celui plus intime du dernier module. Une petite table en bois entre les deux couchettes transforme ce deuxième

module en «salle à manger» si la place le permet. Une marche de 40 centimètres et un bardage vertical semi plein en bois délimitent les modules entre eux. Le troisième et dernier module, orienté Nord, accueille deux étages de dortoirs pour quatre personnes. La première rangée de couchette est installée à même le sol alors que la planche en bois qui soutient le deuxième étage est fixée à un mètre du sol. Le bardage en bois vertical sert également de fixation pour les éléments horizontaux qui traversent toute la largeur du module. Le décalage entre chaque toiture de module crée une ouverture utilisée comme fenêtre.

Il n'y a pas de gardien dans ce bivouac. Les randonneurs s'arrangent entre eux afin que chacun ait une place pour dormir à l'intérieur. En été, il y a souvent trop de monde pour les douze places prévues pour dormir. Dans ce cas-là, certaines personnes dorment dehors à la belle étoile. C'est un risque à prendre en compte lorsqu'un randonneur entreprend sa marche vers ce bivouac.

La structure porteuse de la cabane est une ossature de profilés en C en aluminium. La hauteur statique de 16 centimètres des profilés sert de pincement pour l'isolation thermique. L'isolation est recouverte d'une couche d'étanchéité à l'eau, avant d'accueillir des rails en aluminium sur lesquels sont fixées des plaques en fibrobéton. L'épaisseur des rails en aluminium fait également office de lame d'air.⁵⁸ Ce revêtement s'applique sur

les façades Est et Ouest et sur la toiture de tous les modules. Les façades Sud et Nord sont entièrement vitrées et offrent une vue traversante. Les fenêtres des deux façades sont en triple vitrage et sont dimensionnées et calculées pour résister aux conditions météorologiques extrêmes qui pourraient endommager la structure.⁵⁹ Aucune fenêtre ne s'ouvre afin d'éviter toute perte de chaleur.

L'énorme défi de ces bivouacs est d'offrir un abri fonctionnel en hiver comme en été. En hiver, où l'on a besoin de garder la chaleur, il faut pouvoir la faire circuler en été. Le revêtement intérieur est entièrement composé de planches de bois de mélèze assemblées sur une sous-structure de lattes plus fines. Sa faible inertie permet à l'espace intérieur de se réchauffer rapidement en hiver.

Inversement, la chaleur est également vite perdue. Ce «bivak» est autonome et n'a donc pas d'arrivée d'eau, d'électricité ou de gaz.

La seule lumière est celle de nos lampes frontales et des bougies. L'unique chauffage est la chaleur de nos corps. Le souper se mange donc froid sauf si la liste du matériel de départ comprenait un camping gaz. La différence de température entre l'intérieur et l'extérieur est conséquente. Face aux 0° extérieurs, les 17° intérieurs sont presque agréables.

Nous sommes de passage dans cet abri comme tout autre randonneur ou alpiniste. Ce soir-là, un couple slovène pensait également se retrouver seuls, coupés du monde. La cohabitation est très importante dans un tel endroit car l'espace est à la

disposition de tout le monde. Il permet de discuter, de partager des histoires, des informations ou de la nourriture et d'échanger sur la vie tout simplement. En discutant, le couple, habitué de cet endroit, nous a raconté quelques anecdotes sur le "bivak", concernant notamment les problèmes d'utilisation et de respect des lieux par certains randonneurs comme par exemple, le sas d'entrée qui marquait la limite à ne pas dépasser avec ses chaussures sales. Après quelques années, les deux derniers modules ont fini par être piétinés par les chaussures de randonnées crasses et mouillées. Le temps d'une soirée - que tout le monde imaginait à deux - la cabane a abrité un groupe de quatre personnes inconnues les unes des autres partageant des souvenirs autour d'un bon vin chaud. De combien de moments comme celui-ci ce bivouac a-t-il bien pu être le seul spectateur?

Jour 2

24 octobre 2023

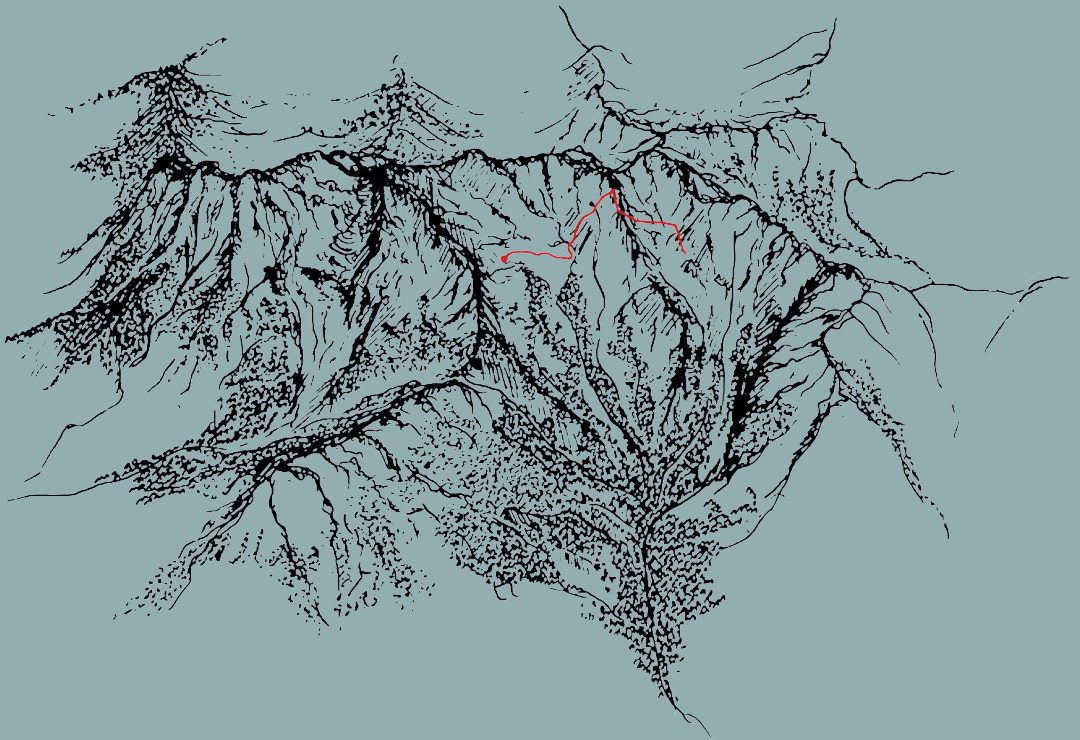
Départ: 7h45

Arrivée: 10h07

Altitude de départ: 2055m

Altitude d'arrivée: 2104m

Nombre de kilomètres: 2,7km



Comme pour toute nuit en cabane, le confort est minimal. Le vent a énormément soufflé, frappant contre la façade du bivouac, nous empêchant de dormir. Après avoir passé une nuit agitée, le réveil sonne à 6:30 pour 3h de marche afin d'éviter la pluie prévue à 11:00. La fenêtre de la couchette donne sur un paysage voilé par un épais brouillard.

Le départ pour le deuxième jour de marche est plus compliqué. La visibilité et la météo ne donnent pas envie de sortir du sac de couchage. Les rayons du soleil sont complètement dilués dans l'épaisseur des nuages. Les préparatifs se font rapidement afin de pouvoir partir au plus vite et d'éviter l'averse. Après avoir emballé et rangé nos sacs de couchage dans notre sac à dos à la lumière de nos lampes frontales, nous sommes prêtes. Les deux battants de la porte d'entrée poussés presque à contre-cœur, nous sommes accueillies par une atmosphère humide, sombre et froide. Le brouillard est tellement dense qu'il mouille nos habits comme s'il pleuvait. Les rafales du vent ont diminué pendant la nuit mais restent néanmoins puissantes nous donnant avec un plaisir sournois des gifles de pluie. Les montagnes slovènes ont l'habitude d'être étouffées dans les nuages. Nous évoluons sur un sol rocailleux, conscientes que chaque pas est important, la visibilité ne dépassant pas les quinze mètres. Il s'agit en permanence de trouver où le chemin continue et par où nous sommes arrivées avant d'avancer. Des cairns installés tous les dix à quinze mètres par les randonneurs

ou les alpinistes locaux nous guident tout au long du chemin et nous aident à éviter les déchirures profondes dans la roche. Ces monticules nous permettent de progresser en ayant toujours un point de repère devant et derrière nous. Après une demi-heure de marche dans la roche, le chemin se dessine à nouveau dans un sentier balisé. Il n'apparaît toutefois que pas après pas, rendant impossible toute anticipation sur la suite de la marche. Le brouillard crée une bulle autour de nous qui nous empêche de voir le paysage qu'offre l'endroit. Seule notre imagination nous permet de communiquer avec une scène inconnue. Des collines, des roches ou encore le peu de végétation qui survit à cette altitude se dévoilent à chaque pas devant nous. Derrière nous, le chemin que l'on vient d'emprunter disparaît immédiatement dans l'épaisseur de la brume. Le parcours n'est plus une progression de pas sur une carte mais leur disparition l'un après l'autre, avalé par la densité des nuages que l'on traverse. L'herbe et les fougères de couleurs automnales offrent du contraste à notre environnement grisâtre et terne. Après une heure de marche, une immense crête se dresse devant nous. Au sommet, un panneau nous indique le chemin. Certains itinéraires de randonnée ne sont pas balisés dans les Alpes slovènes et les panneaux sont relativement rares. Souvent, les indications sont peintes directement sur les roches. Nous longeons la crête sur quelques centaines de mètres en étant fouettées par les rafales de vent et de pluie. Dans le brouillard, on devine le chemin



qui redescend. Le sentier serpente entre les fissures de la pente abrupte. De petites pièces métalliques fixées dans la roche s'utilisent comme prises pour les pieds. Des cordes sont également installées le long de la descente afin de pouvoir se retenir. Nos pieds glissent sur les marches mouillées en métal et nos gants sont rapidement détrempés à force de se tenir à la roche et aux cordes. Le poids de notre sac à dos nous tire vers le vide. La pente de la crête plonge dans le brouillard. Il est impossible de savoir jusqu'où descend le précipice.

Ne voyant pas où la pente s'arrête, notre conscience du danger se développe à chaque pas entrepris. Au bout d'une heure de descente, nos pieds se posent enfin sur un chemin de randonnée moins accidenté. La pluie finit par avoir raison de nos habits imperméables. L'eau s'infiltre partout. Elle ruisselle sur les rochers en creusant son propre chemin à travers le relief. Au fur et à mesure de son passage, elle sculpte les roches et leur donne une silhouette dansante. Tout au long du chemin, le paysage est taillé par la force de l'eau, le vent et le brouillard. Face à la puissance de ces éléments, le marcheur est insignifiant. Il est à la merci des humeurs de la montagne. Après avoir monté et descendu de nombreuses collines de rocs pendant deux heures, une dernière colline surgit devant nous à travers le brouillard. Ayant fini par accepter que la montagne ne nous offrira aucune vue lointaine aujourd'hui, nos yeux fixent nos pieds qui nous rapprochent à chaque pas plus près du bivouac. La tête se relève de temps en temps comme pour espérer que le brouillard ait disparu. Apparaît finalement une silhouette sombre et rectangulaire qui se tient fièrement sur la prochaine bosse. La cabane, telle une grande boîte noire, apparaît comme une sauveuse. Contrairement au premier "bivak", nous ne prenons pas le temps d'en faire le tour pour la découvrir. Une dernière rafale de vent nous pousse à l'intérieur de ce second abri. La cabane se situe sur une falaise, ce qui nous laisse imaginer, avec une pointe d'amertume, la vue que l'on doit avoir à

travers les ouvertures. Elle est entourée d'une couronne de sommets à l'arrière. Une fois encore, notre imaginaire se nourrit de ce que nous ne pouvons malheureusement pas voir. Arrivées à l'intérieur, notre premier réflexe est d'enlever nos vêtements mouillés pour les faire sécher et mettre des habits secs qui nous tiendront chaud. Contrairement au premier bivouac, aucune corde n'a été installée. Les six crochets, fixés sur la paroi à gauche de la porte d'entrée ne suffisent pas pour accrocher toutes nos affaires. Nous utilisons donc l'échelle en face de la porte d'entrée pour suspendre le reste de nos habits.



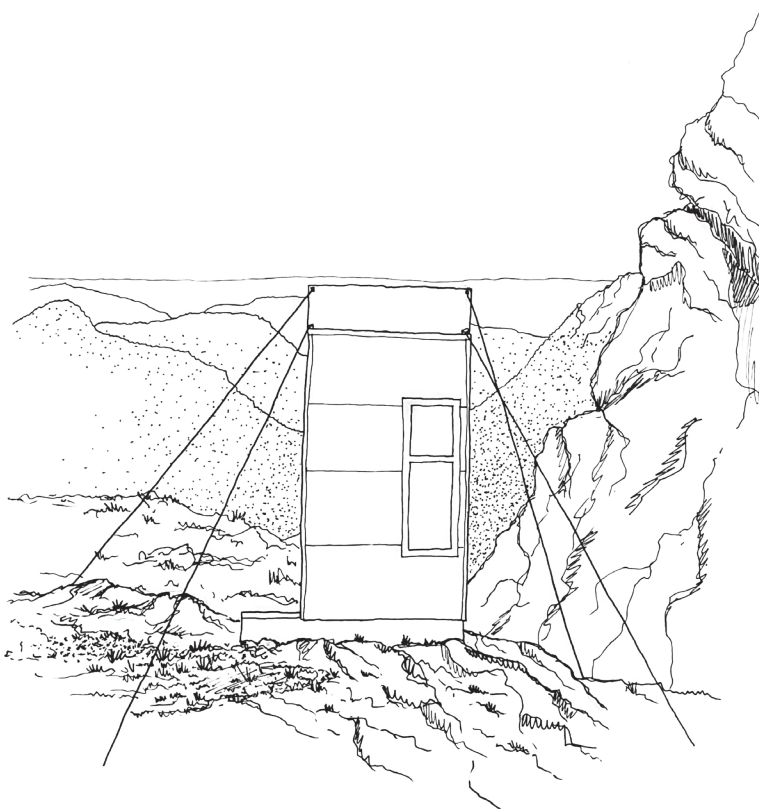
Bivak Pavla Kemperla Pod Grintovcem

Alpes Kamniques

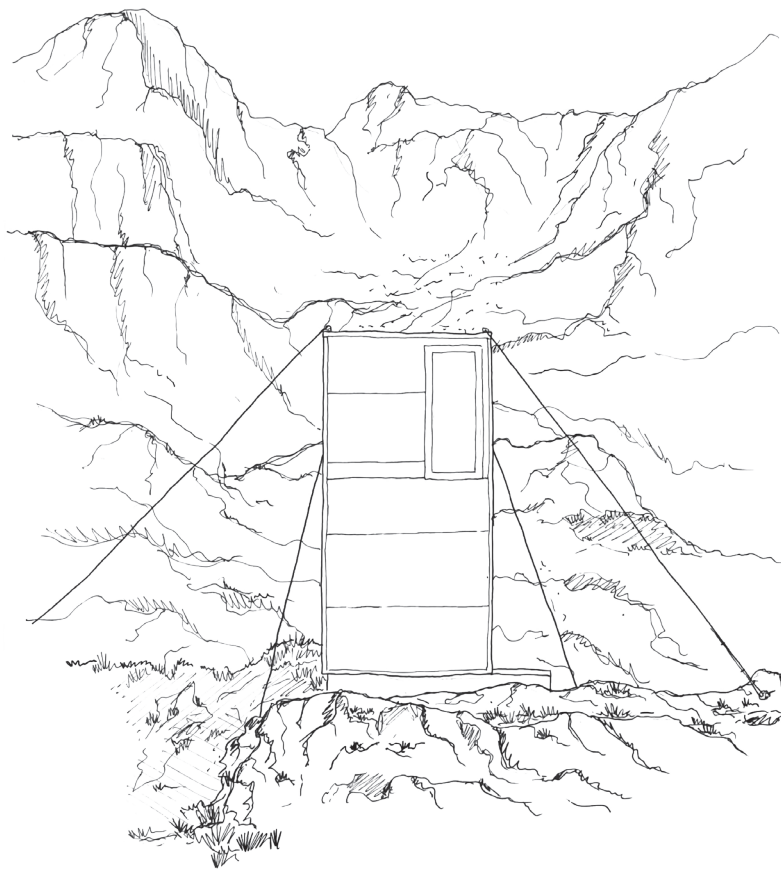
2104 m

Kajzelj Architect

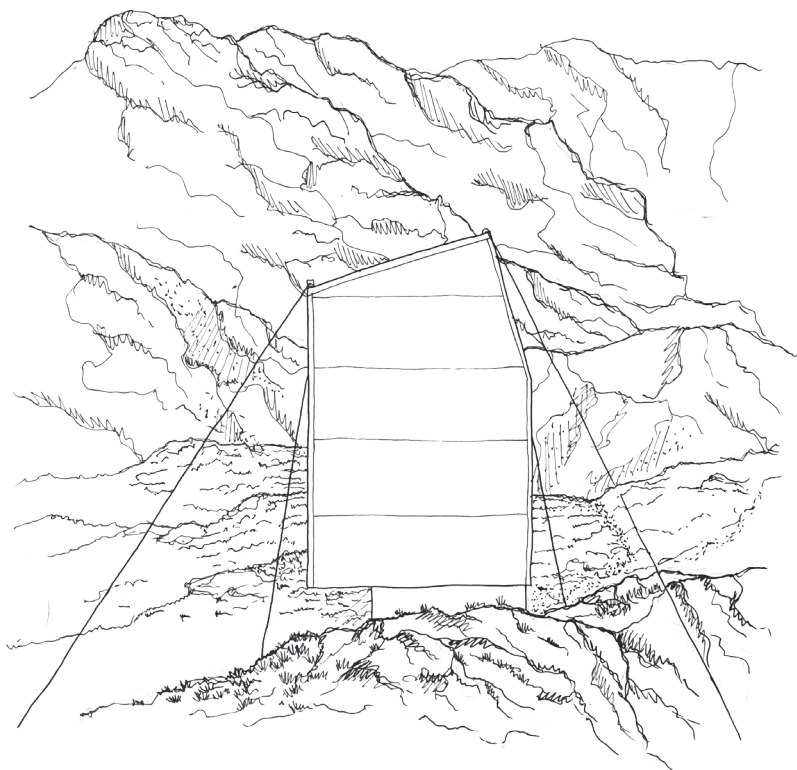




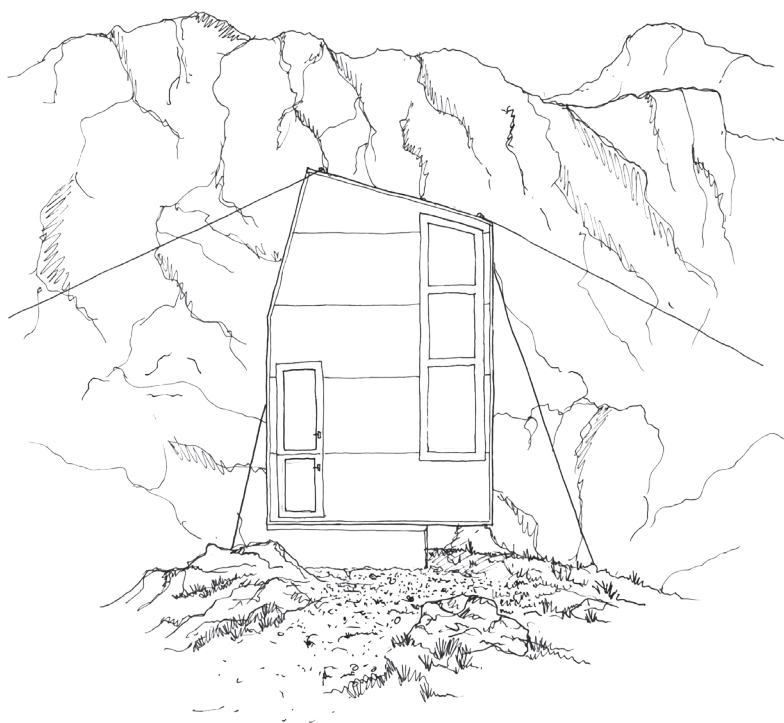
Elévation Nord
1:100



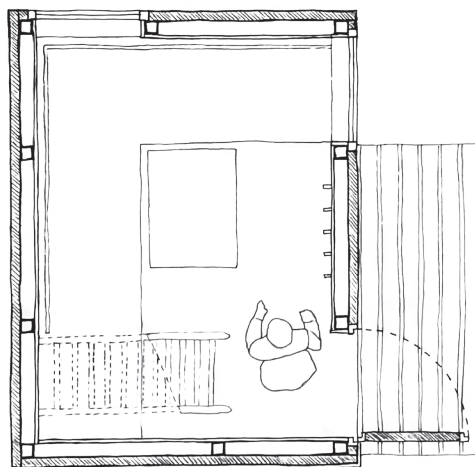
Elévation Sud
1:100



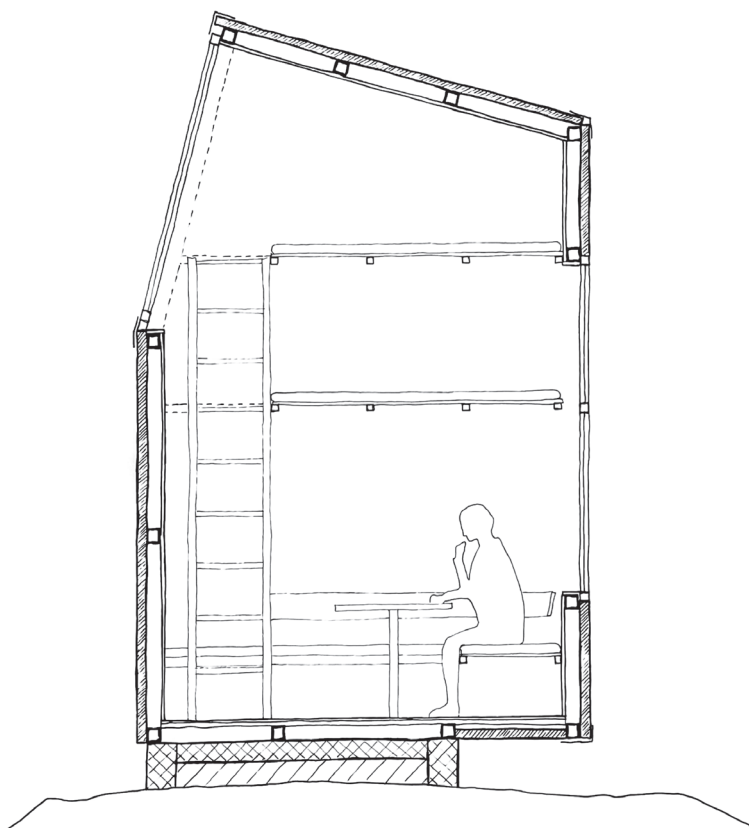
Elévation Ouest
1:100



Elévation Est
1:100



⌚
Plan
1:50



Coupe
1:50

L'implantation du "Bivak Pavla Kemperla" a été décidée, il y a des années de cela, pour remplacer un ancien bivouac datant de 1972. Comme les premiers bivouacs dans les Alpes slovènes, le bivouac d'origine était une simple construction en bois et en métal. Seulement, celui-ci était de forme cubique et non en demi-tonneau comme beaucoup d'autres abris de cette époque. Le bivouac a été construit à cet emplacement pour être sur le chemin entre la vallée et le mont Skuta. Cela permettait aux alpinistes de l'époque de diviser l'ascension sur plusieurs jours. Dans le but de minimiser l'impact au sol, la cabane est fixée en porte-à-faux sur un bloc en béton préalablement coulé sur la roche. Quatre câbles sont tendus entre les coins supérieurs de la cabane et les prises métalliques ancrées au sol sur les rocs des alentours de manière à ce que la construction verticale soit correctement maintenue et contreventée en cas de vents très forts. La couleur noire et la forme de l'abri ont été pensées comme un repère facilement perceptible dans le paysage montagneux par les randonneurs surpris par le mauvais temps ou la nuit. Plutôt qu'une volonté d'intégration dans le paysage, le bivouac contraste avec les tonalités claires de la roche et le blanc de la neige. L'espace est, tout comme dans l'ancienne cabane, partitionné mais cette fois, de manière verticale. Pod Skuto est construite en longueur, tandis que celle-ci se développe en hauteur. Les trois étages de la cabane sont connectés par un vide vertical dans lequel une échelle

est installée pour accéder aux niveaux supérieurs. Les ouvertures verticales de 80 centimètres sont séquencées et suivent la trame des différents étages.

Les étages ne sont pas séparés les uns des autres. C'est pourquoi il est difficile de réchauffer l'espace intérieur avec uniquement la chaleur de nos deux corps. La porte d'entrée est endommagée et laisse entrer l'air froid de l'extérieur poussé par les rafales de vent. Nous avons coincé des couvertures mises à disposition dans la cabane dans le joint de la porte afin de le rendre le plus étanche possible. Malgré cela, il est impossible d'élever la température ambiante de la cabane au-dessus de 13°.

Le volume de la cabane est de 2 mètres de large, 3 mètres de long et 4,5 mètres à son plus haut point. A l'intérieur, il est divisé en trois parties, dont chacune a sa propre fonction. L'espace à l'entrée est le plus polyvalent. Il se compose d'un sas et d'une pièce à vivre. La zone de la pièce à vivre est munie d'une table et de deux bancs. Elle est utilisée comme salle à manger pendant la journée et se transforme en couchette pour la nuit. L'aspect multifonctionnel de cet espace est un paramètre important à développer lors de la conception de bivouacs en montagne. L'espace doit être minimal mais le plus ergonomique possible. La table est cependant fixe en comparaison avec le bivouac Pod Skuto qui possédait une surface amovible faisant office de table ou de banc. La majorité de l'espace est pensée comme une pièce à

vivre. Le seuil entre le sas d'entrée et les autres espaces est malheureusement flou. Son respect est néanmoins primordial dans la mesure où il n'y a pas de gardien pour remettre de l'ordre et nettoyer la cabane après le passage des randonneurs.

Dans cette cabane, le sas d'entrée est presque inexistant. Certes, quelques crochets plantés dans la paroi nous indiquent un espace où l'on peut déposer et accrocher des affaires mais la limite entre l'entrée et la zone de la pièce à vivre reste trouble. De ce fait, le sol mouillé jusqu'à la table et les bancs nous oblige à mettre nos chaussures pour faire le moindre pas. Nous passons l'après-midi à l'étage du bas où nous utilisons la table et les deux banquettes comme salle à manger et salon pour nos activités de la journée. La tempête s'est levée. Le vent souffle plus fort et la pluie est plus abondante. Nous regardons la scène, assises sur les bancs, à travers les longues fenêtres de la cabane.

L'espace du premier étage accueille une rangée de matelas qui forment trois ou quatre lits pour y passer la nuit. Ils sont soutenus par le prolongement de l'ossature porteuse en aluminium de la cabane. Deux ouvertures dans les coins des façades Nord et Est apportent de la lumière à l'étage dont la hauteur sous plafond est d'un mètre. Les couchettes couvrent toute la largeur de la cabane et s'étendent sur 2.2 mètres dans la longueur. Elles laissent donc une ouverture de 80 centimètres pour la circulation

verticale. Le dernier étage comporte la même disposition de couchettes que celui d'en dessous. L'ouverture de la façade Nord s'interrompt au premier étage, tandis que celle du côté Est s'étend sur l'intégralité de la paroi et laisse donc entrer la lumière jusqu'au dernier étage. La toiture de la cabane est inclinée afin d'éviter toute accumulation de neige en hiver. La hauteur sous plafond du dernier étage varie entre 90 centimètres et 1.5 mètre. Lors de fortes pluies, de nombreuses fuites se manifestent au dernier étage et rendent les couchettes inutilisables. Avec le temps, dû



au manque d'entretien et aux fuites d'eau, des moisissures se sont formées autour des cadres de fenêtre et dans les angles de la toiture. La structure porteuse de la cabane est une ossature en aluminium de sorte à ce que la cabane, lors de son transport, soit la plus légère possible. L'assemblage de la cabane s'est fait dans la vallée avant d'être héliportée sur son lieu d'implantation.

A l'intérieur du bivouac, l'ossature se prolonge horizontalement pour délimiter les différents étages. Sa trame assure la partition verticale des espaces intérieurs et l'intégration des ouvertures. Le revêtement extérieur est constitué de panneaux isolants recouvert d'une tôle en aluminium noir.

Ces panneaux sont directement fixés sur la structure porteuse métallique.

De la tôle noire pliée sur tous les angles de la boîte assure l'étanchéité entre les panneaux isolants. L'intérieur est revêtu de plaques perforées en bois pour permettre à la cabane de "respirer" et d'éviter toute concentration d'humidité. En hiver, ces trous sont une énorme perte d'énergie car les panneaux isolants sont trop fins et plus assez performants pour garder la chaleur.

Assises à la table durant l'après-midi, nous sentons l'air froid entrer dans la cabane par la porte défectueuse et à travers les trous des panneaux en bois. Chaque rafale de vent se fait ressentir à l'intérieur. Après avoir passé la journée bien abritées des intempéries, nous assistons à la tombée de la nuit. Nous nous installons sans le savoir au bon étage, (celui qui n'est pas inondé par les fuites pendant la nuit) sur

les matelas mis à disposition. Après une heure de sommeil, la porte d'entrée s'ouvre et nous réveille. Un randonneur qui s'est perdu dans la montagne vient de trouver un abri pour dormir, après avoir marché trois heures dans la nuit complète, la pluie battante et les rafales de vent. Toutes ses affaires sont mouillées, il n'a pas d'eau sur lui et prévoyait de dormir dehors sans avoir vérifié les conditions météorologiques. Cette rencontre nous rappelle qu'il est indispensable de toujours prévoir correctement son itinéraire en montagne, de prendre en compte la difficulté des chemins, les prévisions météorologiques et d'emporter avec soi le matériel adéquat. Nous nous endormons en remerciant la nature de ne pas avoir avalé ce randonneur inconscient.

Jour 3

25 octobre 2023

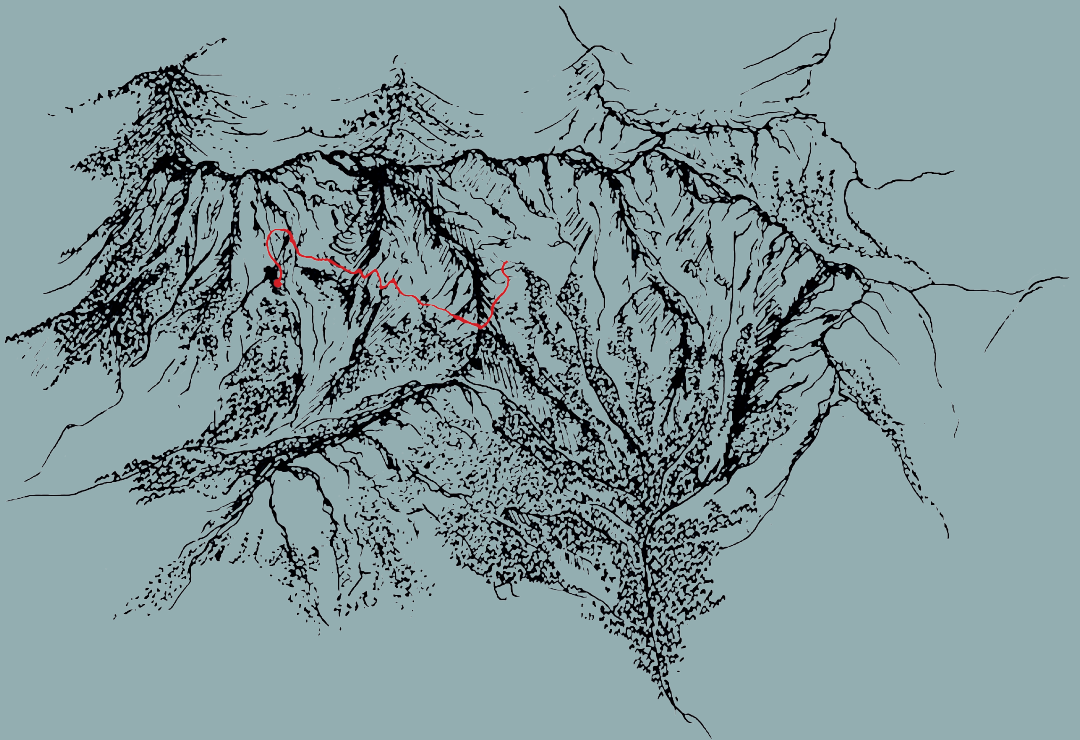
Départ: 9h57

Arrivée: 14h16

Altitude de départ: 2104m

Altitude d'arrivée: 1950m

Nombre de kilomètres: 4,15km



Je me réveille un peu avant l'alarme en frissonnant de froid et jette un regard par la fenêtre juste à côté de ma tête en espérant que le temps se soit amélioré pendant la nuit. Malheureusement, une couche dense de brouillard obstrue la vue. Bien que les nuages condamnent l'horizon et le soleil, la cabane est correctement éclairée par la lumière naturelle, grâce aux ouvertures sur trois des quatre faces de la boîte. Je m'imagine un instant me faire caresser le visage par les premières lueurs du jour, lever la tête et découvrir des couleurs matinales peintes dans le ciel, accompagnant une boule de feu qui va réchauffer la journée. La nature en a décidé autrement. Comme hier, il faut trouver le courage de sortir du sac de couchage, d'autant plus que la température intérieure est plus fraîche que dans l'ancienne cabane. Après avoir pris un petit déjeuner succinct, nous enfilons les habits de randonnée de la veille, encore mouillés. La sensation d'un vêtement froid et humide sur le corps est aussi désagréable que l'effort physique de la marche est rude. Il est temps de sortir et de braver la montagne pour une troisième journée de voyage. Nous laissons donc cet abri qui nous a ouvert ses portes le temps d'une nuit afin de trouver la dernière cabane. Au début, l'altitude à laquelle nous marchons varie très peu. Le long du chemin, les buissons de pins vert foncé apparaissent et nous laissent imaginer que nous nous trouvons en dessous de 2000 mètres d'altitude. Toute la végétation s'est métamorphosée et incarne des couleurs d'automne sauf ces

broussailles qui conservent leur couleur vert profond et semblent survivre à n'importe quelle intempérie. Ils poussent dans le sol rocheux et créent un contraste marqué avec la couleur claire de la falaise. Les deux premières heures de marche se déroulent sur un sentier de randonnée accessible qui donne l'impression que le troisième jour sera plutôt reposant. Le chemin en gravier au milieu d'un tapis d'herbe et de buissons se repère facilement en dépit du brouillard impénétrable.



Après être remontées sur 200 mètres le long d'une falaise, il faut longer l'autre versant. Le chemin à flanc de coteau devient très escarpé. Il laisse uniquement la place pour mettre un pied devant l'autre. Chaque pas est risqué et demande une concentration énorme. Le brouillard se fait plus dense et ne laisse transparaître que quelques mètres de chemin que nous découvrons pas à pas sans aucune marge d'anticipation. Pour la première fois depuis le début du périple, la brume nous accorde un avantage, celui de ne pas voir la profondeur du précipice, à la limite de nos semelles. Le sentier serpente dans un chaos de blocs rocheux. Le balisage, visible par les traits de peintures rouges sur les pierres, nous permet de rester dans la bonne direction. L'immersion dans la nature intacte, hormis le sentier né du piétinement humain sur la nature, crée une bulle temporelle autour de nous. Nous sommes à des kilomètres de l'agitation et du bruit des agglomérations.

Marcher dans le brouillard révèle une toute autre approche de la randonnée et transforme la récompense de l'effort physique en un but précis plutôt qu'en une expérience tout au long du parcours. D'ordinaire, le calme et la pureté du paysage que l'on sillonne sont des gratifications naturelles que nous offrent les sommets. Les nuages qui recouvrent ce paysage nous privent de cette plénitude. Le seul but de marcher est donc d'atteindre le prochain objectif, le prochain abri. L'envie de se retrouver abrité à l'intérieur est plus forte que celle qui nous pousse

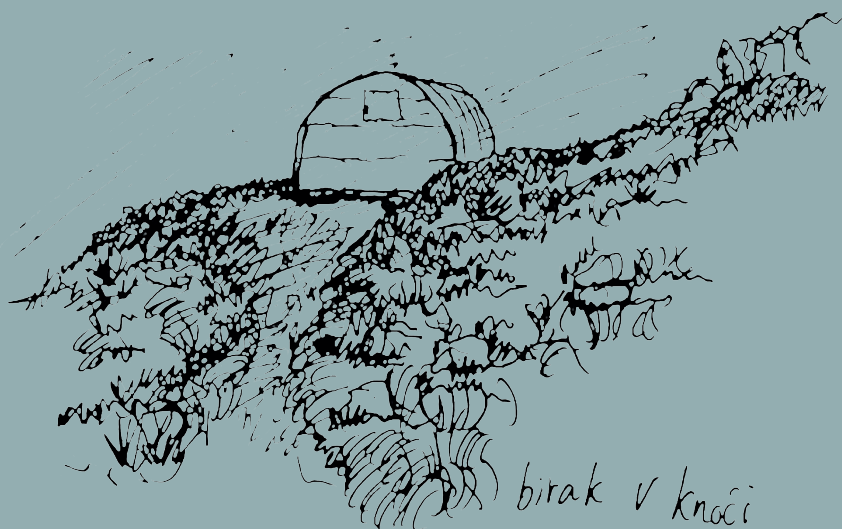
à rester dehors pour admirer le paysage et le chemin parcouru. Après avoir longé la falaise sur ce chemin escarpé pendant une heure, une paroi nous fait face. En regardant attentivement, nous repérons le chemin pratiquement vertical, sinuant entre les rocs, dont les seules prises sont formées par le relief des blocs de pierres. Le plateau qui surplombe la falaise est exposé aux rafales de vent qui n'ont pas faibli depuis trois jours. Le GPS nous indique la cabane à 200 mètres mais il nous est impossible de la voir. Le chemin se dissout dans les éboulis et la brume, et nous empêche de savoir par où continuer. La zone est accidentée et la recherche du sentier se révèle d'autant plus compliquée. Après 20 minutes de recherches, bousculées par les bourrasques, le ciel se découvre légèrement et laisse entrevoir la trace du sentier sur le versant d'en face. En nous guidant de la partie visible, nous parvenons à discerner la partie qui nous manque et rejoindre les deux bouts. 200 mètres de progression plus tard, la cabane se dresse devant nous. Comme les deux autres, elle se situe au bord d'une falaise.

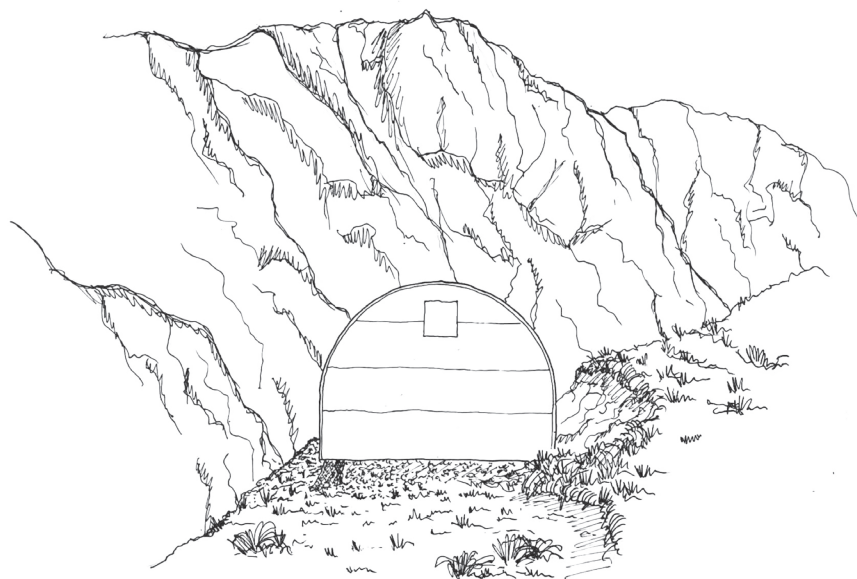
Bivak v Kocni

Alpes Kamniques

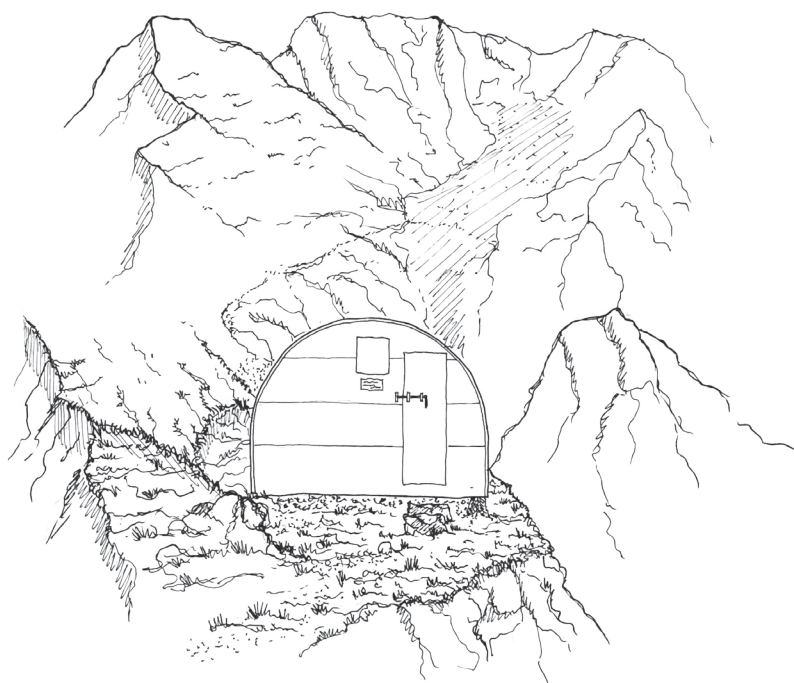
1950 m

PD Iskra

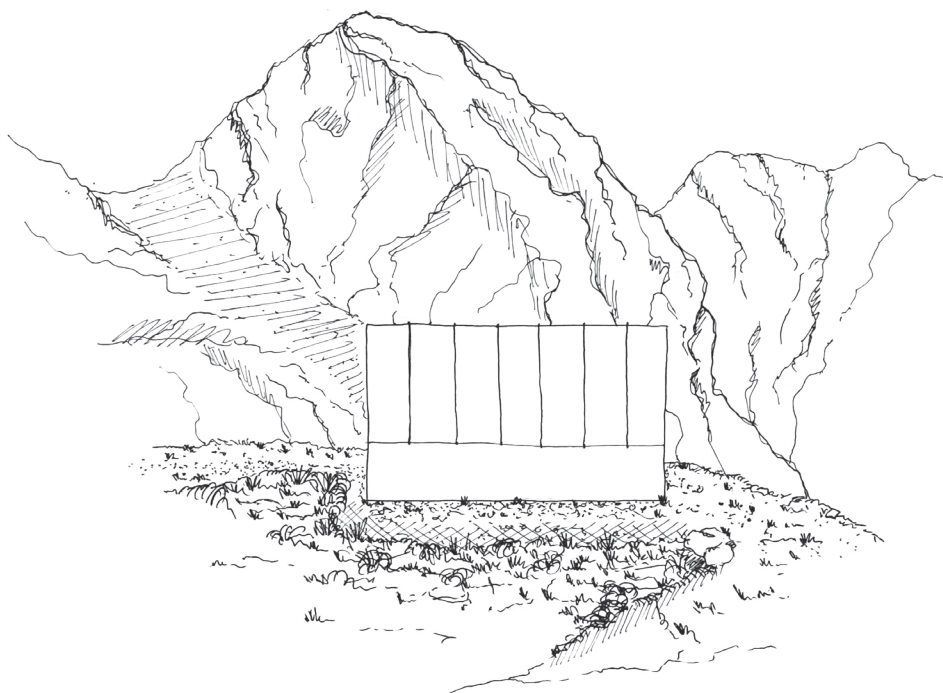




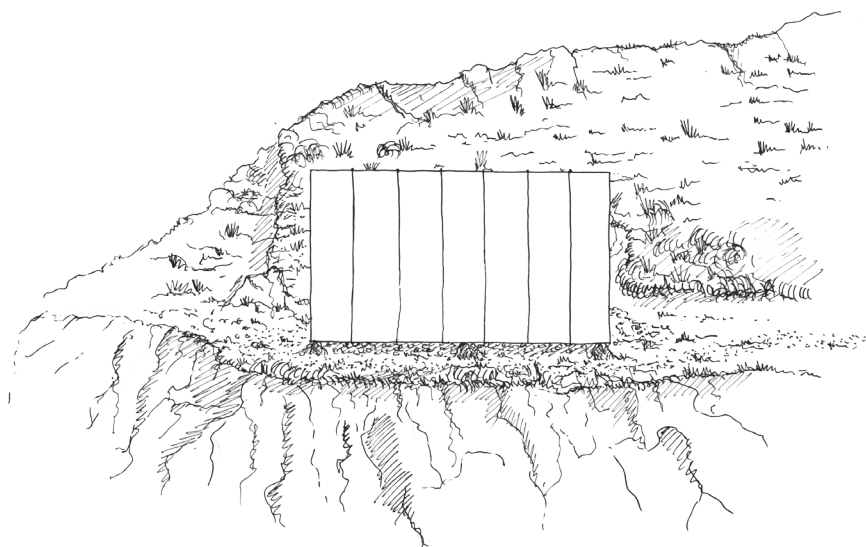
Elévation Nord
1:100



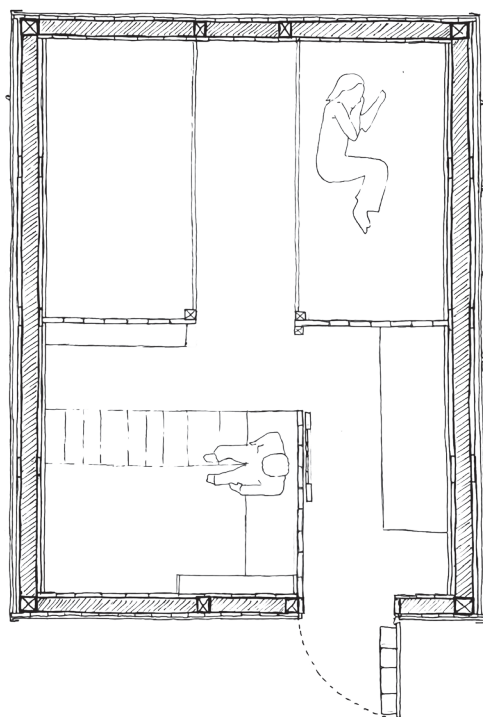
Elévation Sud
1:100



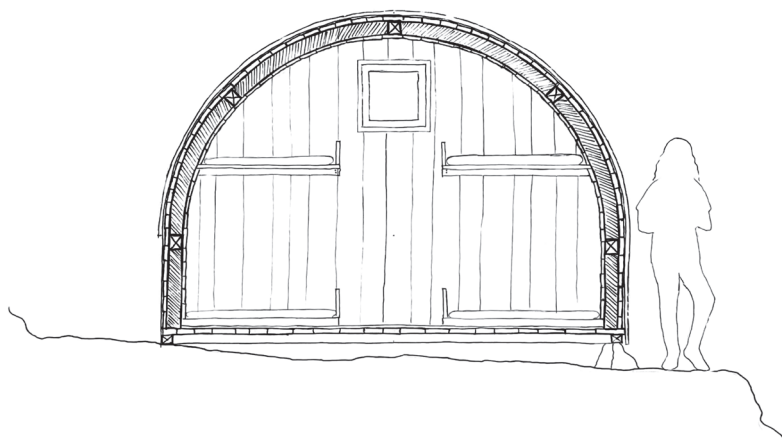
Elévation Ouest
1:100



Elévation Est
1:100



⌚
Plan
1:50



Coupe
1:50

En 1949, un groupe de jeunes travailleurs dans la vallée de Kranj, décide de créer une association d'alpinisme. Ils élaborent leur propre programme, qui comprend la construction de leur propre refuge de montagne. L'emplacement de la cabane se situe sur un petit plateau d'environ 4 x 8 mètres qui surplombe une crête, au pied du sommet Jezerska Kocna. Il a été déterminé par la proximité des parois de la Kocna qui protègent des avalanches et des rafales de vent trop puissantes.

Les plans du bivouac dessinés et l'emplacement établi, la fabrication du bâtiment commence en 1950. Les matériaux et les fonds nécessaires à la construction ont été récoltés par les alpinistes eux-mêmes. Il est entièrement assemblé une première fois dans la vallée en 1951 avant d'être démonté et transporté à la force des bras de volontaires et soldats yougoslaves jusqu'à l'emplacement de construction. En 1952, le premier bivouac de l'association alpine PD Iskra est inauguré. Les quarante premières années, son utilisation était réservée uniquement aux membres de l'association. A partir de 1990, dans la mesure où le nombre d'utilisateurs diminuait chaque année, ses portes s'ouvrent au public.⁶⁰

Nous faisons le tour de l'abri pour accéder à la porte d'entrée. La largeur du chemin entre le précipice et la cabane pour atteindre la porte n'est que de 50 centimètres. Nous actionnons un vieux mécanisme destiné à ouvrir la porte

d'entrée et nous nous retrouvons dans le noir complet à l'intérieur de ce troisième bivouac.

Le bivouac est posé sur une surface rendue perméable par la mise en place d'une couche de graviers permettant à l'eau et à la neige d'être drainée plus facilement. Trois plots en béton, coulés sur place avec les matériaux à disposition, soutiennent le côté Est de la cabane et compensent la différence de niveau du terrain. La forme demi-cylindrique de l'abri est une technique





très utilisée à cette époque. De nombreux autres refuges dans les Alpes slovènes et européennes sont construits en suivant cette configuration. La mise en œuvre est simple, nécessite peu de matériaux et la forme est idéale pour éviter la prise au vent et l'accumulation de la neige en hiver. Contrairement aux deux premiers bivouacs, la partition de l'espace intérieur du "bivak" v Kocni est façonnée par des parois. Les pièces et les fonctions sont clairement délimitées sur un plan rectangulaire de 4 x 3.1 mètres. Les façades Nord et Sud sont flanquées d'une ouverture de 48 x 48 centimètres chacune.

Afin de laisser entrer la lumière à l'intérieur, nous nous empressons d'enlever les pièces de façades qui obstruent les deux ouvertures. Une fois le fragment de mur décroché depuis l'intérieur, nous refermons le hublot afin de ne pas baisser le thermomètre en dessous des 10 degrés déjà affichés.

Le plan prévoit les mêmes fonctions que pour les bivouacs précédents: un sas d'entrée, une pièce à vivre et une zone de dortoirs. Chaque pièce assume uniquement son rôle. Les espaces sont rudimentaires mais dialoguent de manière explicite entre eux et ne présentent aucune ambiguïté quant à leur utilisation.

Le sas d'entrée de 1 x 1.8 mètre est le prolongement de la porte d'entrée. Il peut être fermé à l'aide d'une porte coulissante et protège donc les espaces à vivre du froid extérieur lors de l'ouverture de la porte d'entrée.

Nous accrochons nos affaires mouillées sur les cordes tendues dans le sas d'accueil. Nous profitons également de la table pour déposer le reste des affaires tout en regardant les images d'archives exposées au mur.

La pièce à vivre de 1.9 x 1.8 mètre est aménagée comme une cuisine, contrairement aux deux précédents refuges qui dédiaient cette pièce à une salle à manger. Le poêle à bois d'origine, utilisé uniquement par les membres de l'association, hiberne dans un coin de la pièce. L'espace peut être considéré comme une zone de transition entre l'espace d'arrivée et celui pour la nuit.

Les murs sont agrémentés d'étagères de rangement avec divers objets et ustensiles. Nous déposons nos affaires sèches ainsi que notre sac à dos maintenant bien allégé sur les deux petits bancs de la cuisine.

La zone des dortoirs de 2.9 x 1.8 mètres est le dernier et le plus vaste des espaces. Il occupe toute la largeur du bivouac et intègre deux bandes de couchettes superposées de 1.1 x 1.8 mètres, pouvant ainsi accueillir jusqu'à huit personnes. La largeur des lits superposés permet d'avoir un couloir de circulation de 70 centimètres entre eux.

Le lieu est propre et bien rangé. Cette cabane a la particularité d'avoir été construite par des alpinistes, appartenant à une association alpine slovène. Un gardien

vient donc une à deux fois par année pour s'occuper de l'entretien. Pour la première fois depuis le début du voyage, nous savons exactement où enlever nos chaussures et laisser notre sac à dos.

La structure porteuse est composée de pannes en chêne d'environ 10 x 10 centimètres préalablement assemblées dans l'usine de la vallée. Elles sont ensuite installées, sur le site d'implantation, sur la longueur du bivouac et soutenues par les deux façades transversales. Les pannes sont contreventées par des bandes métalliques arquées qui donnent au refuge sa forme demi-cylindrique. Leur épaisseur permet la mise en place d'une fine couche d'isolation.

La charpente est recouverte de lattes en bois d'épicéa sur lesquelles est fixée la tôle métallique initialement peinte en vert. Avec le temps, la peinture appliquée sur le revêtement extérieur s'est endommagée.

En 2001, l'intégralité de la cabane est enduite d'une nouvelle couche de peinture, protégée et prévue pour résister une quinzaine d'années. Une tempête survenue durant l'été 2011 arrache toute la toiture de la cabane et oblige les alpinistes bénévoles à rénover entièrement le revêtement extérieur du bivouac. Les nouvelles plaques de tôle grises sont héliportées jusqu'au sommet du plateau où elles sont assemblées et pliées à la main afin de recouvrir le demi-tonneau. Le pliage des plaques entre elles forme des nervures verticales qui créent des joints étanches et favorisent l'évacuation de l'eau de pluie le long des façades. Ayant une masse volumique peu

élevée, le bois d'épicéa est utilisé pour le revêtement intérieur, le sol, la structure des lits, les cloisons et les meubles. Le bois, très foncé, absorbe le peu de lumière qui entre par les deux petites ouvertures.

Après avoir passé les quelques heures de l'après-midi blotties sous plusieurs couvertures en laine, nous décidons de sortir prendre l'air. J'actionne encore une fois de plus ce vieux mécanisme datant de 1952 qui nous permet d'ouvrir la porte d'entrée. Nous descendons les deux pierres qui servent de marches pour arriver à l'extérieur. La vue est toujours obstruée par le passage continu des nuages. Poussées par la curiosité, nous marchons jusqu'au sommet de la petite butte qui abrite la cabane des bourrasques provenant du Sud-Ouest. A peine la tête dépasse du haut de la crête que le vent nous repousse en arrière. Ce souffle vibrant qui balaye les nuages et que nous avons tant maudit pendant les deux derniers jours, nous offre à cet instant précis, un spectacle d'une puissance indescriptible. Après avoir marché deux jours dans le brouillard sans avoir eu le chance de vraiment réaliser où nous nous trouvions, un courant d'air intense emporte le dernier nuage. Et là, debout sur cette petite colline, un paysage magnifique s'offre à nous. La vallée entière se dévoile. Et, comme si nous avions marché les yeux fermés ces deux derniers jours, à cet instant, la flamme et l'envie se ravivent. Tous les épisodes de froid, de doutes, les habits et les chaussures mouillées, tous s'effacent le temps d'admirer

la scène qui nous entoure. Les alentours deviennent rassurants et démystifient l'image du bivouac flottant sur ce petit plateau de falaise. Il nous suffit d'admirer le paysage pour nous rappeler que nos pieds sont posés sur une montagne escarpée à 2000 mètres de hauteur, surplombant le plateau slovène et ses forêts. Ce moment est plus intense que la satisfaction même d'avoir atteint une cabane ou d'avoir gravi une crête. Il surpasse tous les doutes et les souffrances des dernières heures. 15 minutes plus tard, un épais nuage recouvre à nouveau le point de vue. Cette brève ouverture sur la vallée et les montagnes aux alentours nous a suffi pour espérer que la montagne nous offrira d'autres instants comme celui-ci, avant la fin de ce périple. La nuit tombe et une pensée nous traverse l'esprit avant de fermer les yeux dans cet endroit sombre, déconnecté de tout: pourvu que demain, les nuages nous laissent voir à travers leur densité pour notre dernier jour, celui du retour.

Jour 4

26 octobre 2023

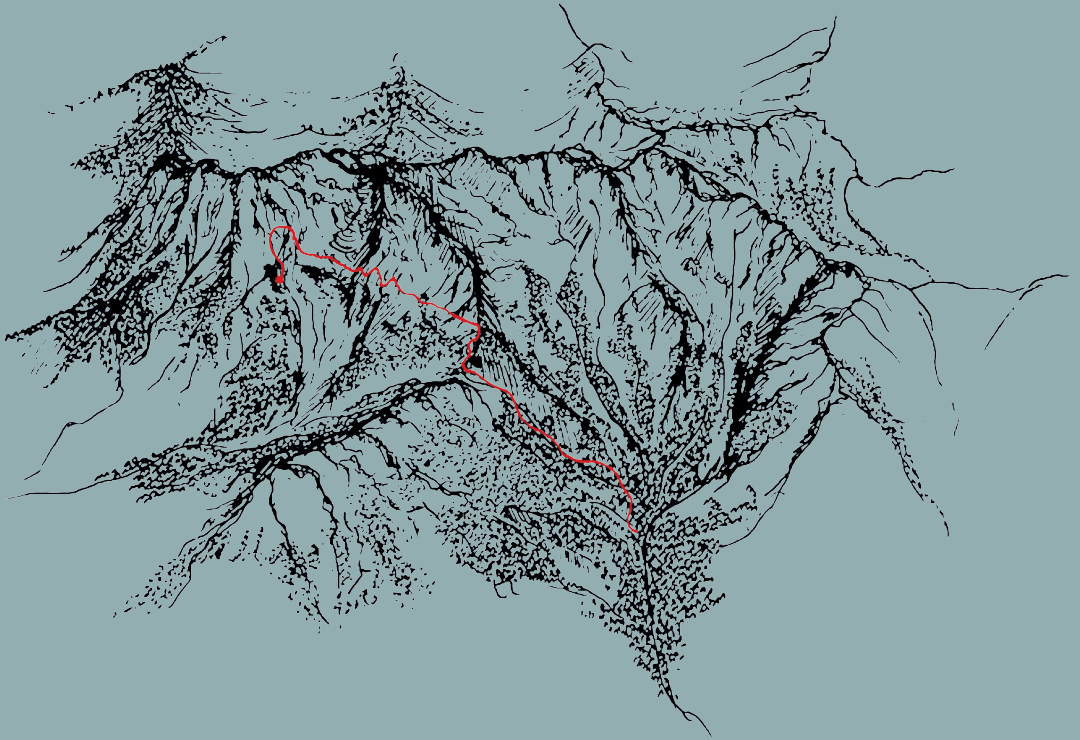
Départ: 8h15

Arrivée: 11h58

Altitude de départ: 1950m

Altitude d'arrivée: 907m

Nombre de kilomètres: 5,56km



Comme tous les matins depuis le début du périple, ce n'est pas l'alarme qui nous réveille mais les frissons de froid qui font trembler notre corps. Seule la perspective de marcher pour nous réchauffer nous pousse à sortir du sac de couchage. Nous nous empressons de regarder par l'ouverture carrée de la paroi. L'excitation est à son comble. Aurons-nous, ne serait-ce qu'une lueur de soleil qui essaiera de transpercer la couche nuageuse au cours de notre chemin du retour?

La brume caresse toujours la crête mais semble être moins dense. Avec une pointe de nostalgie, nous enfilons pour la dernière fois nos habits mouillés, et rangeons notre sac de couchage dans notre sac à dos devenu extraordinairement léger, avec le seul litre d'eau qu'il nous reste pour la dernière journée. J'ouvre la porte d'entrée pour la refermer une dernière fois, laissant nos souvenirs des quelques heures passées dans ce bivouac s'accumuler à tous les autres, comme une grande mémoire collective. Combien de personnes viendront encore faire tourner cette manivelle? Nous ne le saurons jamais.

Chaque randonneur est à la fois anonyme et lié aux autres par son passage dans ce bivouac qui lui permet d'oublier le temps et son entourage habituel. Nos yeux parcourent le paysage; les nuages se trouvent plus haut que le jour précédent. La vue est donc complètement dégagée, pas uniquement du côté de la vallée mais également dans la direction d'où nous



sommes venues. Les nuages forment une casquette au-dessus de nos têtes et enrobent la pointe des montagnes. Nous devons revenir sur nos pas pour une partie de l'itinéraire jusqu'à la bifurcation qui nous mènera à notre point de départ d'il y a quatre jours. Le sentier est visible au loin et l'itinéraire se lit sur plusieurs kilomètres depuis le refuge. Pour la première fois depuis deux jours, nous pouvons évaluer le chemin parcouru et celui qu'il reste à parcourir. A cet instant, les compositions imaginées hier se confrontent avec la réalité d'aujourd'hui. L'ampleur du chemin arpenté est conséquente. Les fissures dans les énormes roches, les champs d'herbe qui plongent droit dans le vide et les éboulis de roche qui coulent de la pointe des montagnes composent la scène étourdissante. Le chemin reste le même mais la perception est nouvelle. En nous retournant pour observer une dernière fois la cabane sur le haut de sa falaise, nous réalisons à quelle distance nous aurions pu la voir sans le brouillard. Un chamois passe juste derrière nous. En balayant le paysage des yeux, nous remarquons que tout un troupeau se balade à quelques mètres sous le sentier. D'une facilité déconcertante, ils se déplacent d'une profondeur de champ à une autre, d'une composition minérale à un sol tapis d'herbe. Tous ces éléments composent et décomposent le paysage. Les coulées d'eau ont assombri les creux de la falaise d'un gris qui contraste avec le clair de la roche sèche. Les différentes nuances de la falaise, les buissons vert foncé qui s'y accrochent jusqu'à presque

2000 mètres d'altitude les sapins oranges qui habillent les collines de plus basses altitudes, constituent une peinture vivante aux tonalités automnales. L'heure qui suit nous permet d'atteindre la bifurcation qui nous mène en bas de la montagne, au point de départ d'il y a quatre jours. Avec une certaine nostalgie, mêlée à l'excitation du sentiment d'avoir accompli un défi mais aussi d'achever un voyage, nous empruntons l'itinéraire qui nous tend les bras et commençons notre descente. Après une trentaine de minutes, les nuages se trouvent définitivement loin



au-dessus de nous. Entre deux falaises, la vallée que nous avons quittée il y a des jours de cela, se dessine, illuminée par les rayons de soleil qui transpercent les nuages. Chaque pas annonce la fin du périple riche en émotions et en intensité. Nous savourons ce dernier spectacle de la nature quelques minutes avant de reprendre la route. Nous sommes rapidement immergées dans la forêt, entourées des feuilles les plus tenaces encore accrochées aux branches. Ces arbres que nous admirions il y a quelques heures, depuis la dernière cabane, nous entourent maintenant chaleureusement, comme pour adoucir notre retour à la réalité. La température et la météo sont réconfortantes. Les rayons du soleil traversent les feuilles brunies qui ne sont pas encore tombées, pour se poser sur nos habits désormais mal adaptés à la température ambiante. A travers les branches, nous observons le chemin emprunté le premier jour. Le départ paraît lointain. Après deux heures de descente au milieu des arbres, nous devinons la route en gravier par laquelle nous avons démarré cette aventure. Encore quelques pas avant de déboucher sur le parking. Nous prenons un instant pour réaliser ce que nous avons vécu ces quatre derniers jours avant d'être envahies par un sentiment de fierté et de satisfaction. Ce voyage a été et restera dans une bulle hors du temps, coupée du monde. Rien n'a changé, à part quelques feuilles jaunies par le temps, et nous.



Synthèse

La montagne, l'alpinisme, les itinéraires et les abris, possèdent des caractéristiques et incarnent des échelles différentes, mais sont néanmoins liées entre elles par l'activité humaine. Nos réflexions et nos actions ont constamment contribué aux changements et à l'évolution de l'environnement qui nous entoure. Depuis le XVIII^e siècle, l'intérêt pour les montagnes grandit faisant évoluer leur identité à travers l'imaginaire collectif. Cela rappelle la théorie de Augustin Berque qui explique que le paysage évolue avec leur sujet et que, à travers les époques, il est perçu de manière différente. Selon Philippe Bourdeau, professeur d'urbanisme et de géographie à Grenoble, le statut et la fonction des refuges de haute montagne qui sont les images de notre relation à celle-ci se trouvent «redéfini par le renouvellement des pratiques et des représentations de la montagne, sur le fond de mutations environnementales et sociétales.»⁶¹

L'aménagement d'itinéraires, puis de bivouacs résulte uniquement de la fascination de la découverte, de l'envie du «grand dehors» et de la curiosité des premiers alpinistes. Avec la fréquentation grandissante de la montagne par un public plus hétérogène, la capacité d'accueil des refuges augmente et leur utilisation et leur mise en place change. Les bivouacs ne sont plus des abris repliés sur eux-mêmes mais s'ouvrent et communiquent avec le paysage. Ils deviennent pour certains, une destination, un objet à atteindre, et perdent parfois l'essence même de leur création qui était d'abriter des alpinistes égarés ou de permettre la division de leur ascension en plusieurs étapes. Ces trois échelles que sont la montagne, les bivouacs et le randonneur forment un triangle qui varie et évolue constamment avec le temps et notre manière d'appréhender la montagne.

Je tiens à remercier,

Florence Graezer Bideau pour son suivi et sa disponibilité.

Zoé Laubeuf pour ses précieux conseils.

Alicia de m'avoir accompagnée dans ce périple dans les Alpes slovènes.

Notes partie II

56. Boizard, *L'Alpe, N°88 Refuge, De l'abri de fortune au tourisme d'altitude*, 2020, p60.

57. Vrecun et Jakop, «ŠOLSKI CENTER CELJE Srednja šola za gradbeništvo in varovanje okolja», 2019.

58. OFIS, « Alpine Shelter Skuta ».

59. Vrecun et Jakop, «ŠOLSKI CENTER CELJE Srednja šola za gradbeništvo in varovanje okolja», 2019.

60. Oštrek, *Bivak Iskra Pod Kocno*.

61. L'Alpe, N°88 Refuge, *De l'abri de fortune au tourisme d'altitude*, p.70

Toutes les images de la seconde partie sont des photographies personnelles.

Le plan et la coupe du bivak v Kocni ne sont pas exhaustifs sachant qu'aucun plan précis n'a été trouvé.

Bibliographie

Littérature

Berque, Augustin. *Cinq propositions pour une théorie du paysage*, Champ Vallon, 1994.

Careri, Francesco. *Walkscapes, la marche comme pratique esthétique*, Babel, 2002.

Corbellini, Giovanni. *Architecture goes wild. Construire en milieu extrême*, Architecture d'Aujourd'hui, janvier 2021.

De la Soudière, Martin. *Arpenter le paysage*, Anamosa, 2020.

de Baecque, Antoine. *Une histoire de la marche*, Perrin, 2016.

Dupeyron-Lafay, Françoise. *La Sacralisation littéraire et picturale de la montagne au XIXe siècle : (re)naissances et épiphanies p.173-181*, Open Edition Journal, 2008, consulté en ligne le 3 décembre.

Gibello, Luca. *Construction de cabanes en haute altitude : un résumé de l'histoire de l'architecture des cabanes dans les Alpes*, Club Alpin Suisse, 2014.

L'Alpe. N°88 Refuge, *De l'abri de fortune au tourisme d'altitude*, Glénat, 2020.

Rajgelj, Timotej. *BIVAKI NEKOC IN DANES*, Université de Ljubljana, 2015.

Reichler, Claude. *A la découverte des Alpes et la question du paysage*, Georg, 2002.

Saša Ostan, Aleksander. *Building culture in slovenian Alps through space and time*, 2020.

Vrecun et Jakop, Adrijan et Urh. *ŠOLSKI CENTER CELJE Srednja šola za gradbeništvo in varovanje okolja*, 2019.

Sites internet consultés:

Club Alpin Académique Italien (CAAI), CAAI, <https://www.cai.it/la-struttura-organizzativa/sezioni-nazionali/club-alpino-accedemico-italiano/>. Consulté le 30 décembre 2023.

Club alpin slovène (PZS). <https://en.pzs.si/>. Consulté le 22 octobre 2023.

Jenni, Mathias. *Jules Becker-Becker (1836-1900)*, 1963, <https://www.sac-cas.ch/de/die-alpen/julius-becker-becker-1836-1900-10318/>. Consulté le 29 décembre 2023.

Kajzelj, Miha. Kajzelj Arhitektura. <https://kajzelj-arhitektura.si>. Consulté le 3 octobre 2023.

Lyon-Caen, Jean-François. *Refuges d'altitude, des architectures de l'extrême ?* juillet 2014, <https://anabf.org/pierredangle/dossiers/la-montagne-appriivoisee/refuges-d-altitude-des-architectures-de-l-extreme>. Consulté le 15 octobre 2023.

Mikša et Vehar, Petar et Maja. *Kredar'ca – 120 let prve slovenske koce pod Triglavom*, 2016, <https://www.pd-ljmatica.si/zgodovina-triglavskega-doma/>. Consulté le 26 décembre 2023

Mikša, Peter. *125 let Planinske zveze Slovenije*, 28 février 2018, <https://planinsko-drustvo-ng.si/125-let-planinske-zveze-slovenije-1>. Consulté le 26 décembre 2023.

OFIS, Architects. *Alpine Shelter Skuta*, <https://ofis.si/eng/projects/public/alpine-shelter-skuta.html>. Consulté le 15 octobre 2023.

Ogorevc, Matej. *Aktualni vidiki gradnje bivakov v Sloveniji*, mai 2017, <https://www.pzs.si/novice.php?pid=11788>. Consulté le 21 octobre 2023.

Pietra, Régine. *Le paysage, chemins de traverse de la philosophie*, <https://cheminstraverse-philosophie.fr/esthetique/le-paysage-2/>. Consulté le 18 décembre 2023.

Valic Bête, Andreja. *Kratko o zgodovini Slovenije*. 14 avril 2021, <https://www.gov.si/novice/2021-04-14-kratko-o-zgodovini-slovenije/>. Consulté le 3 janvier 2024.

Iconographie

Figure 1. Gibello, *Construction de cabanes en haute altitude : un résumé de l'histoire de l'architecture des cabanes dans les Alpes*, 2014, p.23

Figure 2. Gibello, *Construction de cabanes en haute altitude : un résumé de l'histoire de l'architecture des cabanes dans les Alpes*, 2014, p17

Figure 3. <https://cipputiblog.blogspot.com/2017/10/breve-storia-del-bivacco-alpinistico.html>

Figure 4. <https://subtlerevolution.net/charlotte-perriand-and-her-mountain-shelters/>

Figure 5. <https://subtlerevolution.net/charlotte-perriand-and-her-mountain-shelters/>

Figure 6. Archives du Club Alpin slovène, <https://zgodovina.pzs.si/>

Figure 7. Archives du Club Alpin slovène, <https://zgodovina.pzs.si/>

Figure 8. <https://www.pzs.si/novice.php?pid=11788>

Figure 9. <https://www.pzs.si/novice.php?pid=11788>

Figure 10. <https://digital.wpi.edu/concern/generic-works/xp68kj49q?locale=en>

Figure 11. <https://www.zerodeux.fr/guests/hamish-fulton/>

Figure 12. <https://hellogoodland.com/blogs/news/walking-in-line>

Annexe

Interview de Jože Oštrek gardien du Bivak v Kocni depuis 40 ans

Axelle:

When is the exact date of construction ? Which materials had been used to construct the bivak (wood, metal)? How did you bring the materials to the top of the mountain ?

Jože:

Bivak in Kocna was constructed in year 1952, but work on bivak started already in 1951. For the construction it was used just wood, as it was first assembled in Kranj and after that it was delivered by truck to the village Kokra and then volunteers and soldiers of Yugoslav army also delivered on their backs some part of bivak to destination where it is located now. Bivak was covered with a galvanized metal sheet.

Axelle:

How did you choose the place to build the bivak ? Did you have to remodel the ground (make it flat) or was it already like this ?

Jože:

In the company Iskra established Alpine association and members decided to build a hut or bivak somewhere close to town Kranj and the nearest suitable place for the summer and winter activities was chosen the part of Kocna called Dolci, between Kocna and Grintovec mountain there was suitable place for the skiing by their opinion. And also there were places for climbing during summer time. Of course, place was a little adjusted to put such bivak on the ground.

Axelle:

Did you have a precise reason to build this bivak? Why did you build it at the time ? Social or political reasons ?

Jože:

After second world war, country was under communist regime and it was not possible to travel abroad to make some mountaineering or climbing in Austria, Italy... It was not political decision, but

construction started based on political situation. Young people wanted to climb in the mountains, but was not allowed to travel abroad.

Axelle:

How did you chose the shape of the shelter and the materials used ?

Jože:

Model of the bivak/shelter is practically copy of bivaks which were constructed before WW2 and are located in Slovenian part of Julian Alps. You probably know that in Julian Alps are four BIVAKS, located in some nice places and are still in function today.

Axelle:

About the renovation in 2012. What was renovated ? The roof, the inside...? And why did you renovate?

Jože:

In August 2011 it was renovated just metal layer, as strong wind in July 2011 just removed off metal layer - cover of bivak. Alpine association Iskra decided to protect bivak with a new Al cover which was done in August 2011.

Axelle:

Why did you renovate instead of building a new bivak like Pod Skuto or Pavla Kemperla ?

Jože:

Bivak in Kocna has not a lot of visits and it is located on remote part of mountain trails, bivak has much less visits as in the past. But it is still in function in emergency cases due to bad weather, as a shelter. It is just nice to visit it, as it is like a heritage and nice reminder on old times.

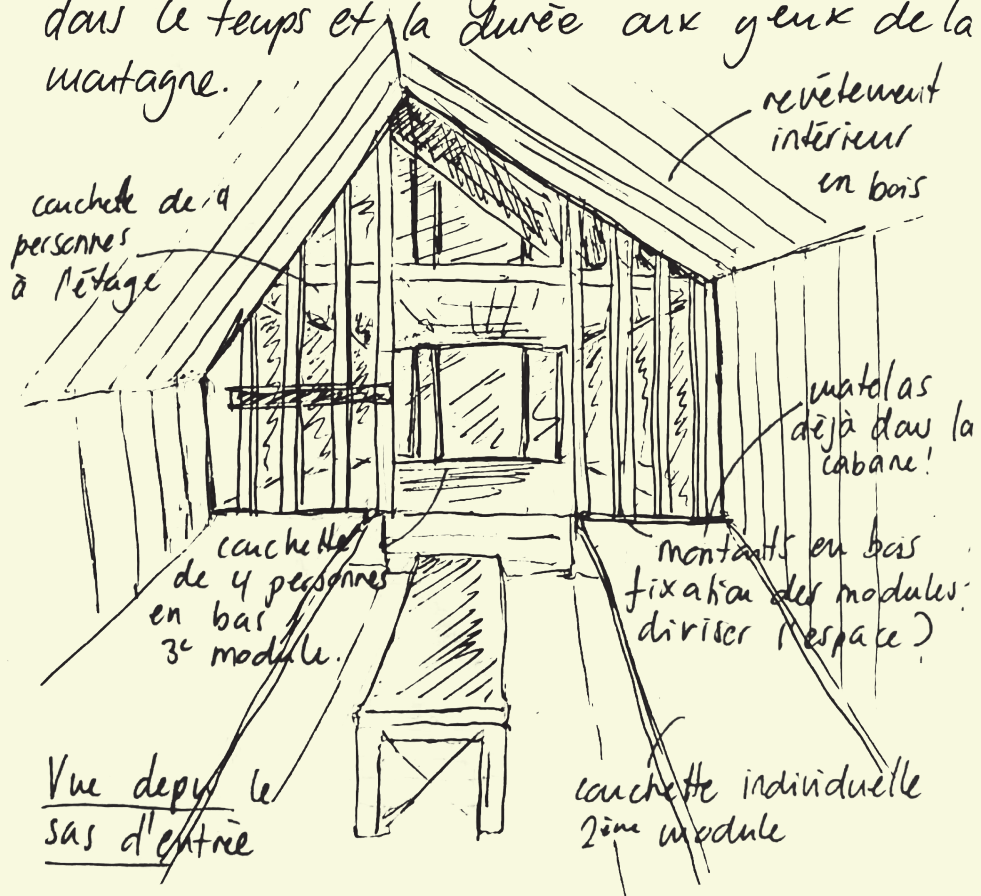
Carnet de voyage



Les géants de pierre qui nous entourent
et qui nous font nous sentir aussi petit
qu'éphémère. Elles nous rappellent également
la raison par laquelle nous vivons. La
marche permet ^{de} découvrir ou redécouvrir
ces paysages hostiles et accueillants en même
temps, avec une temporalité qui laisse les
yeux s'habituer au moindre détail.

À chaque pas, la perspective change.
Une butte qui avant nous paraissait
être la dernière, en cache en fait

La porte d'entrée s'ouvre en deux parties. Après avoir poussé tiré ces deux battants, un petit sas d'accueil nous permet de poser nos sacs de 15 kg transportés toute la journée. Les autres randonneurs laissent sur le plan de cuisine (sans eau, ni gaz, ni lumière), qui est finalement une simple planche en bois des affaires qu'ils n'ont plus besoin afin de s'alléger. Cette quantité d'objets anonymes entrent en dialogue avec l'esprit éphémère qui a ce bivouac pour chacun d'entre nous. Cette cabane est temporaire à nos yeux, mais s'inscrit dans le temps et la durée aux yeux de la montagne.

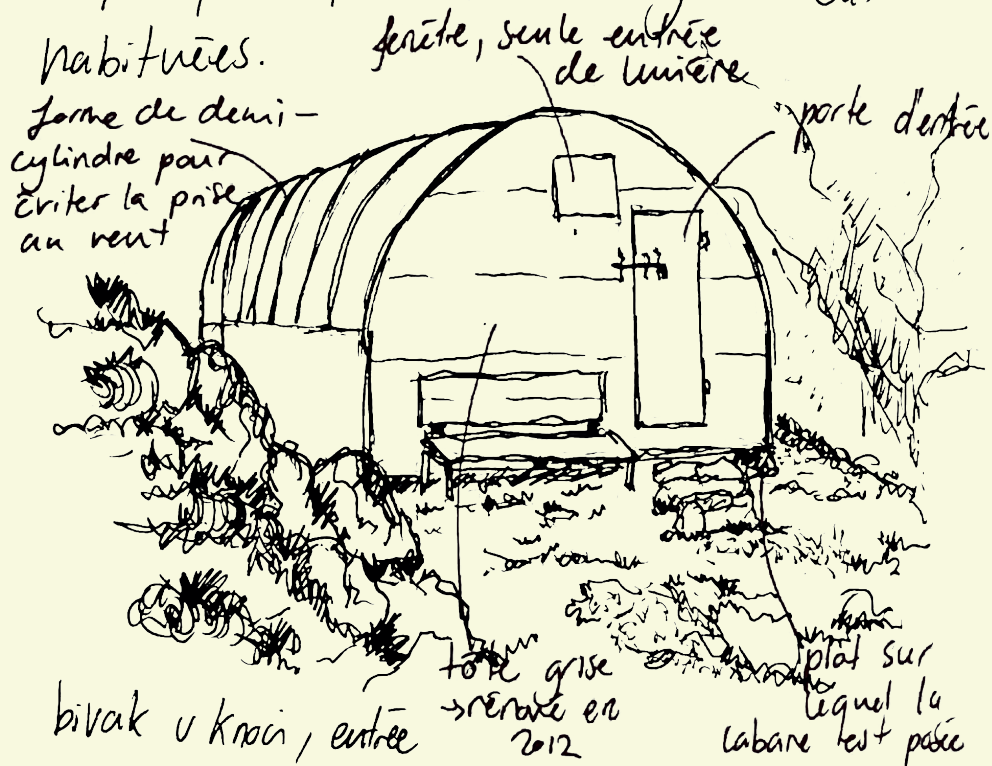


autrement. La chose la plus dure de la journée nous tend les bras; sortir du sac de couchage et enfiler les habits manillés de la veille. Après avoir entamé cette action, sûrement autant difficile que l'effort physique de la marche, il est temps de sortir et de braver une troisième journée de voyage. Nous laissons donc cet abris qui nous a ouvert ses portes le temps d'une nuit afin de traverser la troisième et dernière cabane. L'altitude à laquelle nous marchons, varie légèrement. Les pins verts faucés que l'on retrouve juste sous les 2000 mètres d'altitude nous indiquent que nous sommes redescendus.

Toute la végétation s'est métamorphosée en couleur d'automne sauf ces petits buissons. Ils gardent leur couleur verte et semblent même très heureux



le bout d'une énorme falaise. Il faut faire le tour de la cabane pour y trouver l'entrée. Le chemin qui contourne la cabane pour accéder à l'entrée n'est pas plus large que 50 cm, après quoi, il y a le précipice. Nous sommes gentiment habitués.



Après avoir tiré l'énorme loquet pour ouvrir la porte d'entrée, nous nous retrouvons dans le noir complet à l'intérieur. Pour la première fois depuis le début du voyage, la cabane ~~a un~~ est séquestrée de manière claire et pratique. Le sas d'entrée



tôle repliée sur elle-même et sur la plaque suivante.

L'application de la tôle de cette manière crée des joints étanches mais également des rainures dans la

hauteur de la façade qui permettent l'écoulement de l'eau de façon contrôlée. L'espacement de ~~certaines~~ rainures dépend sûr-

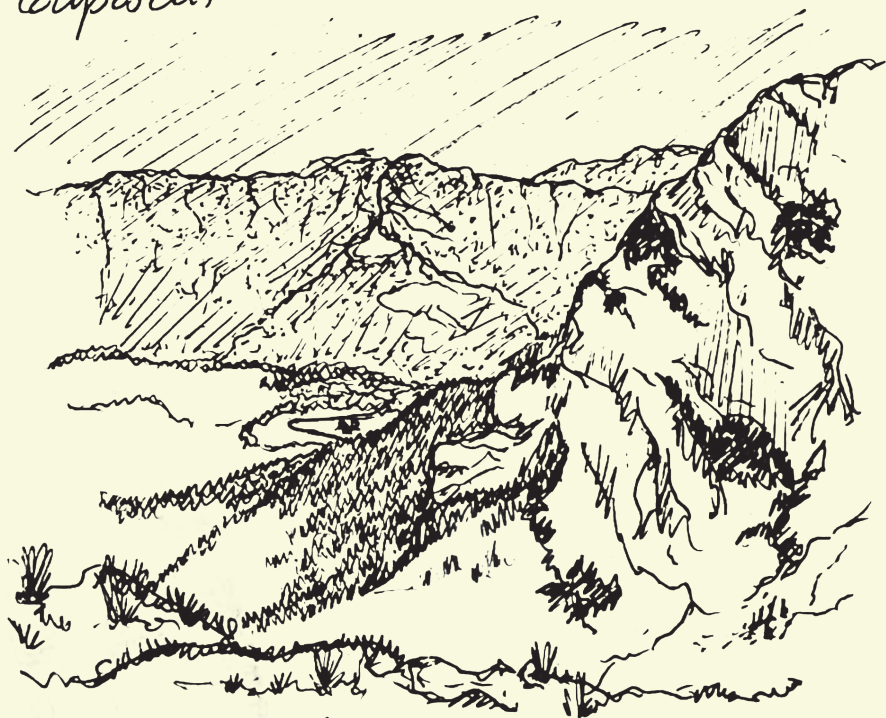
ement de la taille des plaques de tôle. Certains détails et ^{comme la porte d'entrée} mécanismes datent encore des ~~années~~ la construction originale. Certains



mobiliers intérieurs sont aussi d'origine.

Après avoir passé quelques heures de l'après-midi bloqués à l'intérieur sous plusieurs couvertures en laine, une envie d'aller prendre l'air et se dégaudir les jambes nous prend. Arrivés à l'extérieur,

un troupeau entier de chamoix qui se baladent à quelques mètres en dessus du chemin. // se déplacent d'une profondeur de champs à une autre, d'une composition minérale à un sol tapis d'herbe d'une facilité déconcertante. Tous ces éléments qui composent



et décomposent le paysage. La roche des falaises est maintenant composée de deux couleurs. La pluie et le brouillard ont teint la roche d'une couleur supplémentaire. Le gris foncé de la roche mouillée contraste avec le clair de la roche sèche. Les couleurs différentes de la falaise, les buissons



mesure que nous descendons, les buissons épineux disparaissent, laissant place à des arbres. Ces arbres que nous admirions il y a quelques heures, depuis la dernière cabane, et qui nous entouraient chaleureusement, comme pour nous souhaiter la bienvenue, adoucissent notre retour dans une nouvelle réalité. La température et la météo ~~es~~ sont réconfortantes. Les rayons du soleil traversent les feuilles bruniées qui ne sont pas encore tombées, pour

